

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Pour le centenaire des romantiques français

Le Luxembourg

Bernard Shaw, le Mexique et le Pape

Arbitrage et sécurité

Saint Grégoire le Grand

Un prêtre flamand, d'après Félix Timmermans

Le centenaire de Jules Verne

Les Primaires vus par René Benjamin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une cause belge de béatification, Mgr J. Schyrgens. — France. — Chine.

Paul Hazard

Thomas Braun

Michael Williams

Comte Louis de Lichtervelde

Mgr P. Battifol

Paul Halflants

Lucien Dubech

Jean Valschaerts

## La Semaine

♦ La fête du Père Commun a été célébrée, cette semaine, par toute la Chrétienté. De tous les points de l'univers, des endroits les plus reculés d'une terre qu'Il a mission de rapprocher de Dieu, se sont élevées d'ardentes prières pour que le Saint-Esprit daigne assister et protéger Celui qui, depuis six ans, déient ici bas l'Autorité donnée par le Christ à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle... »

Qu'il est réconfortant le spectacle de l'unité et de l'universalité de cette Eglise, catholique, apostolique et romaine! Seule, parmi les innombrables églises et sectes qui se disputent le sentiment religieux naturel à tout être humain, elle est partout et toujours égale à elle-même, unissant dans une même foi à une même doctrine, sous l'autorité d'une hiérarchie soumise à un seul chef, des frères de toutes races, de toutes langues, de toutes couleurs.

Quand on réfléchit à tout ce qui divise l'humanité, à tout ce qui oppose les nations et les peuples, aux luttes acharnées que se livrent les citoyens d'un même pays, aux dissensions essentielles qui déchirent toutes les religions autres que le catholicisme, la beauté de « l'ordre romain » apparaît éclatante et divine. Et voilà pourquoi la fête de celui qui est la clef de voûte de cet admirable édifice, du Pape glorieusement régnant, doit être fêtée avec d'autant plus d'amour que le désordre général qui emporte le monde fait mieux apprécier les immenses bienfaits de l'ordre catholique.

♦ Le prestige personnel de M. Poincaré s'est affirmé à nouveau avec éclat à Strasbourg comme à Paris. Que ne pourrait pas un homme pareil... sous un autre régime!

Nous avons dit déjà et répété que la question alsacienne présentait pour nous, catholiques et Belges, le plus grand intérêt. Comme catholiques, la déchristianisation de ces provinces nous va droit au cœur, comme Belges, l'autonomisme alsacien, la propagande allemande en Alsace, menacent directement notre sécurité. Après les méfaits du sectarisme radical, M. Poincaré tint à faire œuvre de déjante et de pacification. Son succès personnel est grand mais l'avenir reste incertain. Si la France républicaine et laïque s'obstine à vouloir appliquer les lois françaises en Alsace comme partout ailleurs sur le territoire de la République « une et indivisible », si les provinces reconquises sont forcées de passer au creuset ou tout est fondu en un, la question alsacienne ne fera que s'envenimer.

La législation et l'administration françaises actuelles déchristianisent fatalement tout ce qui leur est soumis. Soumettre simplement l'Alsace à la loi française, c'est la vouer à la mort religieuse. Les Alsaciens auront beau envoyer à Paris des élus catholiques, que pourront-ils contre une majorité anticléricale? Se soumettre comme tous les Français?... Et l'autonomisme se nourrira de tous les mécontentements, de toutes les appréhensions, de toutes les désillusions, de toutes les rancœurs...

Ce qu'il eût fallu, c'est décentraliser, accorder de larges franchises locales, respecter le caractère et les mœurs de l'Alsace. Était-ce possible en République laïque?...

♦ Une amusante information a couru les journaux : « le gouvernement américain s'est déclaré prêt à signer avec toutes

les puissances du monde, un traité interdisant complètement l'emploi des sous-marins. »

On croit rêver! Les Etats-Unis construisent une flotte de guerre formidable. Tout fait penser qu'ils visent à devenir la première puissance maritime. Bien entendu, l'arme qu'ils forgent n'est destinée qu'à protéger les intérêts du commerce américain, comme l'armée de l'Allemagne impériale ne fut créée que pour assurer la sécurité de l'Empire. Mais l'homme est faible, et l'histoire n'offre que trop d'exemples où une arme destinée à la défense servit à l'attaque...

Contre la flotte puissante du riche, le sous-marin est l'arme du pauvre et du faible. Que le fort la redoute, on le comprend. Que, sans rire, il en propose la suppression est d'un beau cynisme... à moins que ce ne soit de l'humour!

Commentant la chose, le Times rappelle que les délégués de la Grande-Bretagne à la Conférence de Washington avaient déjà proposé, alors, l'abolition totale des sous-marins. Et les arguments invoqués étaient vraiment surprenants : les sous-marins sont inutiles en temps de paix! ils ne permettent pas de maintenir les traditions chevaleresques des combats sur mer! ils ne peuvent faire de prisonniers ni épargner les navires saisis!, etc.

Répétons-le : tout ce qui tendra à diminuer les armements, et donc, en fin de compte, les risques de guerre, doit emporter l'approbation des gens honnêtes et pacifiques.

Mais en face des forts qui s'arment jusqu'aux dents, il est bon que les petits disposent d'armes défensives efficaces.

♦ La Grande-Bretagne vient de perdre successivement le chef de ses armées de terre et l'homme d'Etat qui présidait aux destinées de l'Empire britannique à l'heure où de la décision de Londres allait dépendre le sort de l'Europe.

Admirons une fois de plus, à l'occasion de ces deux événements, à quel point la tradition anglaise — les institutions et les cadres sociaux — rend ce pays fort et puissant.

Du maréchal Haig, une figure bien sympathique, il nous fut conté un jour, par quelqu'un le tenant de lui-même, qu'en août 1918, quelques semaines à peine avant la débâcle prussienne, le chef anglais, qui ne croyait certes pas que les Allemands pussent jamais l'emporter, ne croyait pas plus que la guerre put finir par une victoire militaire des Alliés. Les pourparlers de l'Armistice ont d'ailleurs révélé que les Alliés ne soupçonnaient pas la gravité de la situation militaire et politique en Allemagne.

Voilà qui rend bien modeste et bien indulgent et qui explique et excuse bien des choses.

En 1914, l'Angleterre, sous le ministère libéral radicalisant Asquith, était en Europe un facteur pacifique et même pacifiste. La guerre la trouva insuffisamment préparée militairement et politiquement. Asquith fut pris au dépourvu, se déroba jusqu'à l'extrême limite, et peut-être qu'un gouvernement conservateur eût empêché Berlin de miser sur une neutralité anglaise qu'elle croyait acquise...

Mais les Anglais sont les rois de l'empirisme. Les théories et les programmes ne les embarrassent pas. S'ils ne sont guère prévoyants — pour eux, a-t-on pu dire, l'avenir c'est... l'année prochaine — ils s'y entendent à faire face, de leur mieux, à une situation présente. La guerre déclarée, Asquith y engagea à fond toute l'Angleterre et tout l'Empire...



# Pour le centenaire des romantiques français<sup>(1)</sup>

Le centenaire des romantiques français — d'où vient qu'au moment de le célébrer, on éprouve une hésitation, et presque une gêne? C'est que dans l'ordre des valeurs littéraires, ils ne sont pas encore définitivement classés : un siècle n'y a pas suffi. C'est, surtout, que depuis quelque vingt-cinq ans, on a mené contre eux la plus vive et la plus retentissante campagne; de sorte qu'au lieu de faire figure de héros légendaires, ils ont des airs d'accusés, et de coupables : mauvaise condition pour entrer dans la gloire.

Sans engager ici une polémique avec les hommes de grand talent qui les ont dénoncés et accablés, et qui ont eu raison de le faire, pour une part, on voudrait regarder l'autre plateau de la balance et voir s'il ne contient pas quelques mérites avérés dont il importe de tenir compte, en bonne justice. Dans le rythme qui régle la survie des auteurs, et qui va de la faveur au blâme, on voudrait insister sur la faveur, puisque c'est sur le blâme que d'autres ont insisté. On voudrait les considérer dans un large esprit de solidarité humaine; et pour reprendre l'expression de Pierre de Gerlache, les regarder « comme acteurs et comme enjeu d'un combat qui les dépasse, et dans lequel s'affrontent le bien et le mal. » Ce serait sans doute la meilleure façon de célébrer leur centenaire; non par des hymnes et des cantates : mais par la recherche d'une vérité plus complète et plus nuancée que celle qui résulte d'attaques massives, et elles-mêmes fort romantiques. Artistes, comment se sont-ils comportés vis-à-vis de l'art? Français, comment ont-ils maintenu la tradition française? Hommes, comment ont-ils résolu les grands problèmes que pose la vie, et qui engagent les décisions de la conscience?

I

Vers 1815, une chose était morte en France : la poésie. Il y avait des versificateurs, des ouvriers appliqués à compter jusqu'à douze, des industriels qui s'approprièrent à chanter Louis XVIII après avoir chanté Napoléon; il n'y avait plus de poètes. On plut, il y en avait un, qui s'appela Chateaubriand : mais celui-là n'écrivait qu'en prose; dès qu'il voulait écrire en vers, il retombait dans le mécanisme familier à ses contemporains, et ses vers étaient détestables.

Or, vers ce temps-là, à Mâcon, à Milly, un jeune homme s'appliquant à suivre la mode, composait des vers par centaines et par milliers. Il prenait Voltaire pour un poète, Parny pour un grand homme, et les imitait du mieux qu'il pouvait. Il peinait tout au long du jour, pour se plier à la discipline des concours académiques. Il choisissait, dans sa production, quatre petits livres d'élégies, qu'il voulait donner au jour. « Nature, nature, » disait-il, « qu'on a de la peine à te vaincre! » Car tel était son but : vaincre la nature, pour égaler la gloire de l'abbé Delille.

O le rude combat! ô la périlleuse aventure! comme il a risqué de s'égarer, le jeune poète qui, pendant des années, cherchait vainement la route de l'avenir! Il nous a dit pourquoi, dans les termes les plus émouvants : « Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde, il n'y avait qu'une voix sur l'irréremédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain. C'était l'époque de l'Empire; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient

parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine... Ils nous disaient : « Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie : néant que tout cela! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui prouve, nous ne sentons que ce qui se touche, la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. » Et ils disaient vrai; elle était morte dans leurs âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux. (*Des Destinées de la Poésie.*)

Pour la ressusciter, il fallut Elvire, et la chère vallée d'Aix, et les promenades sur le lac frissonnant, et l'amour et la souffrance, et le désespoir et la foi. Du fond de l'âme de Lamartine, se frayant un chemin à travers tous les obstacles, elle jaillit en l'an de grâce 1820, la plus belle, la plus mélodieuse, la plus sublime poésie. Les femmes, les adolescents, la jeunesse la reconnuent aussitôt, et s'émerveillèrent, et la récitèrent en pleurant. En vain les tenants du passé, paralysés par leurs habitudes invétérées, se déclarèrent-ils insensibles à sa voix : ils se condamnèrent eux-mêmes. Les éditions des *Méditations* se multiplièrent; les mères appelaient leurs filles, Elvire; la province s'enthousiasmait après Paris; l'étranger s'enthousiasmait après la province : on raconte que jusque dans la lointaine Russie, un major des gardes qui voulait faire la cour à la dame de ses pensées et ne pouvait l'aborder, grimpa dans un arbre situé devant sa fenêtre, lui lisait des pièces des *Méditations*. Tant l'Europe entière s'émut à cette grande nouvelle : la poésie française est ressuscitée.

\* \* \*

L'instrument poétique n'était pas encore parfait : alors vint « l'enfant sublime », qui se chargea de le façonner. Longtemps, il s'exerça comme Lamartine; car la tâche était rude, et tout était à reprendre. Enfin parurent les *Odes, et poésies diverses*; puis les *Odes et ballades*, puis les *Orientales*, qui sanctionnèrent cette nouvelle et nécessaire conquête. Par Victor Hugo, la France retrouva la rime et le rythme. Cet admirable artiste essaya tous les mètres, et de préférence les plus difficiles; il essaya toutes les musiques, si hardies pour leur temps qu'elles paraissaient discordantes,

*Adieu, ces nejs bizarres,  
Caragues et gabarres  
Qui de leurs vies barbares  
Troublaient Chypre et Délos...*

Il prit en mains ce grand niais d'alexandrin, l'assouplit, le disloqua, lui enleva sa cadence monotone et son apparence métallique, le para de toutes les grâces et lui donna tous les pouvoirs. Il nettoya le vocabulaire, bannit les termes vieillots, les images usées au style noble fit succéder le style coloré et expressif, aux mots fatigués substitua les mots jeunes et forts :

*J'ai dit à la narine : Eh mais! tu n'es qu'un nez!  
J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire!  
J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire!  
J'ai dit aux mots : Soyez république; soyez  
La journalière immense, et travaillez! Croyez,  
Aimez, vivez!*

Bref,

*Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire,  
Plus de mot sénateur! plus de mot roturier!  
Je fis une tempête au fond de l'encrier...*

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.



Ce fut alors que le vers français reprit une ampleur et une harmonie inconnues depuis Racine; qu'il devint, non plus la forme artificiellement sculptée, mais l'expression spontanée de l'idée ou du sentiment; qu'il ne se distingua plus d'une musique mystérieuse et continue, toujours cachée en lui-même; en un mot, qu'il cessa d'être mécanisme pour être poésie. Tel est l'inoubliable service que les romantiques nous ont rendu d'abord. « Etendons notre vue, dit Sainte-Beuve, et songeons un peu à ce qu'a été la poésie lyrique moderne en Angleterre de Kirke White à Keats et à Tennyson, en passant par Byron et les Lakistes; en Allemagne, de Bürger à Uhland et à Rückert, en passant par Goethe; — et demandons-nous quelle figure nous ferions, nous et notre littérature, dans cette comparaison avec tant de richesses modernes, si nous n'avions pas eu notre poésie, cette école poétique tant raillée. » Les romantiques ont bien mérité de l'art. Certes, on peut concevoir une manière plus sobre et plus vigoureuse que la leur, ou bien une manière plus sculpturale, gravée dans un métal plus résistant, ou encore une manière plus évanescence et plus troublante: aussi bien n'y a-t-il pas qu'une seule sorte de poésie. On peut concevoir, de même, des théories esthétiques plus cohérentes et plus profondes que les leurs: non sans ajouter d'ailleurs que les grandes théories esthétiques naissent en général des œuvres, et non point les œuvres des théories. Mais ce qu'on ne peut concevoir, c'est un plus méritoire effort contre ce que le passé contient de mort et d'encombrant, une plus éclatante résurrection, une plus magnifique conquête, une plus complète victoire du lyrisme. Je fais cette proposition, qu'on peut bien être anti-romantique décidé, mais à condition qu'on ignore les vicissitudes de la poésie, au cours de l'histoire de la littérature, de la pensée, et du sentiment français; ou à condition qu'on soit anti-poète. Et j'inscris au bilan des romantiques, en leur faveur, le mot de Shelley: « Création de beauté, joie pour toujours ».

## II

Si on nous rappelle que le romantisme a fait à l'étranger de très larges emprunts, c'est un point que nous accorderons volontiers. Il a des dettes envers l'Italie; des dettes plus considérables, semble-t-il, que celles qu'on lui reconnaissait jadis. D'une part, il n'est pas impossible que des théoriciens italiens du XVIII<sup>e</sup> siècle, revendiquant les droits de l'imagination et même de la sensibilité en face de ceux de la raison, aient agi sur la France, soit à travers la Suisse, et par l'intermédiaire de Bosmes, soit directement. D'autre part, on constate aujourd'hui que le romantisme italien a été constitué dans ses grandes lignes avant le romantisme français; on rappelle que la *Lettera semiseria di Crisostomo* date de 1816; le *Conte di Carmagnola*, de 1820; *Adelchi*, de 1822; la *Lettre à M. Chauvet sur l'unité de temps et de lieu*, de 1823; et que Stendhal Milanais, en rapportant les éléments de son Racine et Shakespeare, n'a pas fait autre chose que de proposer aux

Français un romantisme à l'italienne. Même à ne pas tenir compte des théories, il est indéniable que Dante est devenu alors un de nos modèles, et que la philosophie de Vico s'est inscrite à côté de celle de Herder. A l'Italie, nous avons demandé de la couleur et du soleil, nous avons demandé des décors tragiques, des aventures d'amour et de mort, des caractères passionnés. Cela ne veut pas dire que nous l'ayons toujours vue telle qu'elle était: au moins les romantiques ne se sont-ils pas fait faute de l'appeler à leur secours.

Ils ont invoqué l'Espagne aussi; l'Espagne du romancero et de la comedia; l'Espagne de Guillen de Castro, de Tirso de Molina, de Lope de Vega, de Calderon; l'Espagne des grandes guerres épiques contre les Maures; l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. Ils lui ont fait une place d'honneur dans leurs descriptions pittoresques:

*L'Alhambra! l'Alhambra! Palais  
que les génies*

*Ont doré comme un rêve et rempli  
d'harmonies,*

*Forteresse aux créneaux festonnés  
et croulants,*

*Où l'on entend la nuit de magiques  
syllabes*

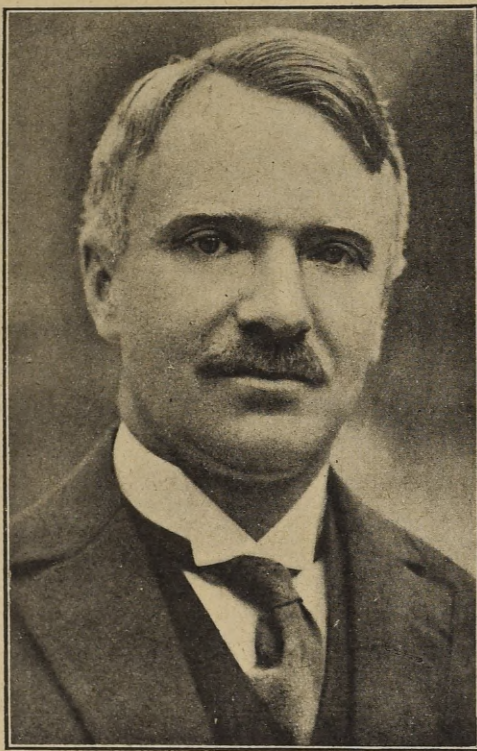
*Quand la lune, à travers les mille  
arceaux arabes,*

*Sème les murs de trèfles blancs!*

Même ils ont poussé le zèle jusqu'à aller voir, jusqu'à se baigner dans son éclatante lumière, jusqu'à se mêler à la foule qui s'incline dans les églises ou garnit les gradins de ses amphithéâtres, jusqu'à chercher l'âme du peuple plus profondément que les apparences: c'est l'œuvre de Mérimée, de Théophile Gautier.

Que dire, alors de l'influence anglaise? Des initiateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ont enseigné à l'âme française la saveur pathétique des grands émois, comme Richardson, Ossian, Young, Gray, Hervey? De Shakespeare, dont on peut affirmer que sa victoire décisive a coïncidé avec la victoire même du romantisme; de Shakespeare, le maître et le modèle et le demi-dieu? Il y a juste, cent ans, s'il était un homme qui inspirait l'admiration la plus étendue, et quelquefois l'imitation la moins déguisée, c'était Walter Scott. « Ministres et soubrettes, grandes dames et savants, les civils et les militaires, les ecclésiastiques et les mondains, raffolent d'une lecture à laquelle tous se laissent prendre. Les gens de lettres font des *Waverley Novels* leur bréviaire; les éditeurs réclament du Walter Scott aux auteurs, Marchangy l'imite et Darlincourt l'exploite; Fauriel apprend à le goûter et le difficile Latouche l'adore; Cuvelier Fleury en fera sa pâture aussi bien que Louis Veuillot et Xavier Dougan; Hugo et Vigny s'inspirent de ce grand modèle, Dumas se croit son héritier, et le bibliophile Jacob son continuateur ». (F. Baldensperger, *La Grande Communion romantique* de 1827; « Revue de littérature comparée, janvier-mars 1927. ») Pour le dire avec Stendhal, la nation française est folle de Walter Scott. Aussi bien les noms anglais se pressent-ils sous la plume, celui de Percy ou bien celui d'Anne Radcliffe, celui de Byron, ceux des Lakistes: on n'en finirait plus.

Et l'on admirait l'Allemagne telle encore que l'avait peinte



PAUL HAZARD, professeur au Collège de France.

### Pèlerinage de Printemps en TERRE SAINTE — du 9 avril au 19 mai 1928. —

Sous la direction spirituelle du Révérend Père Dom ELRED O. S. B. Moine de l'Abbaye Benedictine de Maredsous  
Egypte, Palestine et Syrie. Retour par Constantinople et Athènes. Prix : 13,000 fr. belges en 1<sup>re</sup> classe et 10,000 fr. belges en 2<sup>e</sup> classe.

Inscription et renseignements : M. EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX 147, BRUXELLES



Mme de Staël : si bonne, si douce, si vertueuse, si occupée de métaphysiques qu'elle n'avait qu'un seul défaut : celui de se perdre dans les nuages, et de s'occuper insuffisamment du ciel. On la peignait sous des couleurs de rêve :

*Rien n'est frais et charmant comme les plaines vertes,  
Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes;  
Le hameau dort groupé sous l'aile du manoir,  
Et la vierge accoudée aux citernes, le soir,  
Blonde, a la ressemblance adorable des anges...*

Kant offrait sa philosophie, Hoffmann son fantastique, Goethe son Faust après son Werther : on avait l'air de tout prendre à l'aventure. Tous les pays devenaient les fournisseurs de la France, la Scandinavie avec sa mythologie brumeuse, l'Orient avec ses mirages : cependant que les Français eux-mêmes, reniant leurs maîtres, appelaient Boileau un philistin, et Racine un polisson.

Si bien que les partisans des classiques, bouculés, effarés, parlaient du retour des invasions barbares, et pleuraient sur l'irréversible décadence du goût. Encore leurs doléances paraissent-elles faibles aujourd'hui; nous en entendons bien d'autres. Il s'agirait d'une vaste conspiration de l'étranger, dont nous aurions été les victimes depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup>, le préromantisme, ce coupable, amenant la venue du romantisme, ce criminel. On nous aurait littéralement empoisonnés; et complaisants, nous nous serions laissés faire. Ainsi notre littérature aurait marqué l'abandon et le reniement de la vraie tradition française.

\* \* \*

A vrai dire, ces critiques ne sont pas si accablantes, qu'elles n'appellent aussitôt plusieurs réponses défensives. Les romantiques n'auraient peut-être pas goûté celle qui se présente d'abord à l'esprit, et qui consiste à rappeler un mot de l'impitoyable Sainte-Beuve : « Même lorsqu'on imitait, il y avait une certaine ignorance première, une demi-science qui prêtait à l'imagination, et on lui laissait sa latitude. » Elle est juste pourtant, cette observation psychologique; nos bons romantiques ont su beaucoup moins d'allemand ou d'anglais, d'italien ou d'espagnol, qu'ils ne peussent eux-mêmes; bien souvent, les textes étrangers leur ont servi de point de départ, de prétexte à leurs rêveries, sans plus; ils n'ont pas affecté leur pensée profonde.

On peut les défendre encore, en défiant qui que ce soit de prouver que les grands théoriciens du romantisme aient jamais recommandé l'imitation. Ce qu'ils ont recommandé très instamment, c'est d'apprendre à penser et à sentir d'une façon neuve et fraîche, non pas du tout en copiant les voisins, mais en manifestant une spontanéité et une originalité analogues à celles dont les étrangers donnaient l'exemple. La leçon venue du dehors ne devait servir, dans leur esprit, que comme un excitant, que comme un principe d'heureuse émulation.

Et qui donc encore, sinon les romantiques, ont remis en honneur une partie méprisée de notre trésor national? Qui a restitué sa gloire au XVI<sup>e</sup> siècle, à du Bellay, à Ronsard? Qui a vengé le gothique de la longue injustice qu'on lui avait fait subir? Ils sont entrés dans nos cathédrales, ont admiré l'élan religieux des arceaux, comparé les ondes sonores des orgues aux mugissements du vent dans la voûte des forêts, compris les fêtes mystiques données par le vitrail; ils ont revendiqué pour eux le Moyen Age. Ils nous ont appris à goûter toutes les périodes de notre histoire, qu'ils ont ressuscitée; ils se sont faits les hérauts de notre tradition

\* \* \*

Mais, quand on a rappelé tous ces mérites, on ne sera pas encore entré dans le vif du débat. Rester fidèle à un esprit national, serait-ce se réduire à l'isolement, à la prison? Etrange façon de concevoir la vie intellectuelle d'un peuple, que de le condamner à épuiser sa propre substance, que de lui interdire les échanges d'où naissent les grandes créations et les décisifs renouvellements! Pas plus que les individus, les nations ne peuvent vivre sans respirer les souffles du large; toute l'histoire de la pensée humaine est faite d'emprunts et de restitutions. Les classiques n'ont-ils pas incorporé à leur pensée le meilleur de la substance du paganisme? N'ont-ils pas fait appel à l'Espagne, à l'Italie? Ils ont pris leur bien là où ils le trouvaient : cette loi si simple est pourtant celle du génie.

Le tout est d'être fort. Parce que je crois à la force assimilatrice du génie de ma race, je crois du même coup qu'elle est capable de recevoir en abondance des éléments étrangers, pour les réduire à sa propre substance, à son propre sang. Ce beau corps vivant a besoin d'aliments qui le nourrissent, l'entretiennent, et augmentent sa vigueur.

Lamartine a passé sa jeunesse à lire, à imiter quantité d'auteurs italiens et anglais, et bon nombre d'allemands : il faut pourtant bien reconnaître qu'au terme du travail de son esprit, sa production apparaît comme éminemment française. Personne n'a plus habilement profité de ses lectures étrangères qu'Alfred de Musset, dont quelques-uns ont voulu faire le type même du Français, ou du Parisien : personne sinon La Fontaine ou Molière. Il y a un romantisme halluciné, qui mêle la vie et la mort, qui confond le réel et le songe, qui nie les valeurs logiques ou les bouleverse; c'est le romantisme d'un Tieck ou d'un Novalis; ce n'est pas le romantisme français. Celui-ci, même dans les excès de son imagination et de sa sensibilité, garde la vision lucide, son goût de la composition et de l'ordre, son sens des réalités psychologiques, son amour de la logique formelle, son habitude de moraliser : tous attributs qui se confondent avec l'existence même de la race. Les étrangers ne s'y trompent point, qui refusent de reconnaître, dans le romantisme français, le vrai romantisme, et qui l'apparentent à la tradition latine. Un seul romantique français, peut-être, a émigré dans le monde de la déraison; c'est Gérard de Nerval, marqué pour la folie qui a fait de lui sa proie.

Si la tradition française est moins l'affirmation d'un dogme une fois pour toutes arrêté, qu'une recherche, une anxiété, un perpétuel besoin de progrès; si le rôle de la France est d'accueillir les idées et les formes qui viennent de toutes les parties du monde, afin de les examiner, de les critiquer, de les éprouver, et pour ainsi dire de les filtrer, de façon à leur conférer une forme qui les rende accessibles à l'humanité tout entière, débarrassées de leurs excès, nettes et viables; si suivant le mot profond de Kipling, les Français sont à la fois les derniers à abandonner les vérités anciennes, et les premiers à accepter les vérités nouvelles, parce qu'ils s'efforcent de concilier ce qu'il y a de permanent dans l'homme avec les changements nécessaires qu'apporte le temps : alors les romantiques ont bien accompli leur tâche; ils ont modernisé la littérature française, sans la défigurer; ils ont profité des chefs-d'œuvre de l'étranger, pour donner à leur tour des chefs-d'œuvre nationaux; ils ont fait, à leur heure, ce qu'avaient fait leurs aïeux, sans déchoir. Et je veux bien qu'on soit anti-romantique; à condition qu'on se condamne à vivre en vase clos; qu'on fasse de l'esprit français je ne sais quelle entité, considérée comme étant hors des lois de la vie, ou qu'on se délecte opiniâtrement des tragédies de Voltaire, des vers de Parny, et de la prose de Marmontel.

### III

Hommes, comment les romantiques ont-ils compris la nature? l'amour et la divinité?

La nature, ils ont commencé par la regarder. Les versificateurs qui les avaient précédés ne la regardaient pas; ils se contentaient de la décrire. Ils l'ont contemplée; ils ont découvert qu'elle était belle. Alors, ils se sont mis à la colorer, à montrer à leurs lecteurs la gamme infinie des verts, ou l'or et la pourpre des couchants. Ils ont donné au clair de lune sa couleur bleuâtre. Avant Chateaubriand, avant Victor Hugo, la lune était généralement blanche comme l'argent; ou dorée, les jours de grande richesse. Après eux, les hommes ont vu qu'elle était d'un étrange bleu, liquide et doux :

*Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,  
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme  
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,  
A leur cœur, à leur sens, à leur molle raison,  
Le clair de lune bleu qui monte à l'horizon...*

Enhardis, ils l'animèrent. Elle était vide; longtemps elle avait été habitée par les Nymphes et par les Dryades; longtemps, la flûte de Pan avait résonné au fond des bois. Mais à la fin, la mythologie était devenue si banale, si usée, qu'on avait dû expulser tous ces personnages, qui n'étaient plus que des figurants. Nos romantiques s'installèrent dans cette nature abandonnée, qui devint leur domaine; et leur soin fut de lui prêter une âme. Non pas une âme indépendante; mais leur âme, tout simplement.



Le jour où ils avaient besoin d'une consolation, ils lui commandaient d'être leur consolatrice.

Viens, la nature est là qui t'invite et qui t'aime... S'ils étaient en veine de pessimisme, elle devenait impitoyable :

*Je roule avec dédain, sans voir, et sans entendre,  
A côté des fourmis, les populations;  
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre;  
J'ignore en les portant le nom des nations.  
On me dit une mère et je suis une tombe;  
Mon printemps ne sent pas ces adorations...*

Ils prirent devant elle des attitudes un peu naïves :

*O Temps! suspends ton vol! Et vous, heures propices,  
Arrêtez votre cours!*

Comme ni le temps, ni les heures propices, ne paraissaient leur obéir, ils enjoignirent à la nature de garder au moins leur souvenir :

*O lac! rochers muets! grottes! forêts obscures,  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir...*

Elle n'obéissait pas encore : ils se consolaient en pensant qu'après tout, elle pouvait bien passer si elle le voulait, elle pouvait bien oublier si elle le souhaitait, puisqu'elle ne possédait qu'une puissance secondaire et méprisable : tandis qu'ils possédaient, eux les hommes, le bien suprême, la valeur impérissable qui était l'amour :

*Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère  
Que ce riant adieu d'un Etre inanimé?  
Eh bien! qu'importe encore? O nature, ô ma mère!  
En ai-je moins aimé?  
La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,  
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché;  
Comme le matelot brisé par la tempête,  
Je m'y tiens attaché.*

*Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,  
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent.*

*Je me dis seulement : à cette heure, en ce lieu,  
Un jour, je fus aimé, j'aimai, elle était belle;  
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle  
Et je l'emporte à Dieu!*

L'amour — ils l'ont exalté jusqu'à la fureur. Quiconque avait une grande passion dans la vie, devait se tenir pour content, même au prix de la souffrance, même au prix du désespoir. Car la passion avait en soi quelque chose de surhumain et d'admirable. De quel ton ils exprimaient leurs ardeurs, c'est ce que nous avons quelque peine à comprendre, maintenant qu'un siècle a passé sur cette frénésie; ce qu'ils tenaient pour un langage héroïque et sublime ne paraît plus guère qu'exciter notre étonnement, ou notre sourire. Personne sans doute ne signerait, aujourd'hui, une lettre semblable à celle qu'Alexandre Dumas envoyait à Mélanie Waldor : « Oh! oui, je t'aime, je t'aime, je t'aime! Oui, cette fièvre m'a passé dans le sang, et il y a plus de passion et de frénésie dans mon amour qu'il n'y en a jamais eu. Ne crains rien. Je t'aime, je t'aime, et ne puis aimer que toi, toi seule au monde... Je t'aime, ô ma Mélanie; ma tête brûle, et je suis bien plus près, en ce moment, de la folie que de la raison... » A choisir entre ces pages incendiaires, et celles que le naturalisme consacra à décrire la même passion, ce sont à n'en pas douter les premières que je préfère, si fébriles qu'elles soient. Mais cela ne veut pas dire que je les admire; encore moins que je les donne pour modèle; encore moins que je les recommande comme guide pratique de la vie. Toutes les héroïnes éfrénées me font un peu peur, qu'elles s'appellent Phèdre, Roxane, Julie ou Indiana.

\* \* \*

Voulant se construire un univers à la mesure de leur moi, ces audacieux, ces orgueilleux n'ont pas craint de s'en prendre à la divinité même. Ils ont cherché, au fond des cieux, un Dieu fait à

leur image individuelle : Musset, un Dieu sensible et quelque peu incohérent comme lui-même; Lamartine, un Dieu optimiste et généreux, comme lui-même. Victor Hugo, péniblement, lourdement, se fabriquait une philosophie où voisinaient les éléments les moins conciliables, noyés dans un déluge de mots. Vigny employait les ressources de son âpre pensée à nous montrer successivement nos raisons de désespérer, puis nos raisons d'espérer; et tout pénétré de la valeur des Idées, il aboutissait à un Dieu-Idée, conforme aux tendances de son propre esprit.

Quel bizarre mélange! que d'erreurs! que de folies! — Justement, c'est un mélange; nous ne cherchons pas à expliquer les folies, à plaider pour les erreurs; nous demandons qu'à côté des faiblesses ou des torts indéniables, on tienne compte aussi de ce qui mérite d'être sauvegardé. Leur conception de la nature ne se distingue point par la profondeur de la pensée qui devait l'inspirer : d'accord. Et pourtant, nous aurons beau faire : les romantiques auront été comme ces peintres qui interprètent les choses d'une façon si personnelle et si forte, qu'après eux, nous voyons les paysages comme les représentent leurs tableaux. Oscar Wilde disait, non sans quelque raison, que ce sont les artistes qui créent la nature : la nature, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, doit beaucoup à ces romantiques qui ont enrichi nos puissances sensibles non seulement du jeu des couleurs, mais des projections de notre moi, ingénument retrouvées, passionnément aimées. Et ce vain cri de douleur qu'ils ont poussé en constatant l'universel écoulement des choses, d'où vient-il, sinon du plus profond de l'être? Nous avons beau le condamner comme inutile, nous le répéterons, souvent dans les termes mêmes qui furent par eux inventés et choisis. — Leur exagération de l'amour est ridicule et dangereuse : d'accord; Manzoni disait qu'il y a, dans la littérature, environ six cents fois plus d'amour qu'il n'est nécessaire pour l'entretien de notre estimable espèce; il avait raison : disons six mille pour les romantiques. Au moins ont-ils eu le sens de l'amour, sans lequel il n'est pas de vie profonde de l'âme; au moins ont-ils chanté l'amour de l'enfant, de la famille, de la patrie, de l'humanité. « Le romantisme », dit excellemment André Joussain dans *Romantisme et politique*, « le romantisme procède à la fois de la Renaissance et du Moyen Age, et la volonté de puissance s'y mêle impétueusement à la volonté d'amour. L'exaltation de la sensibilité produit, avec le désir de vivre d'une vie égoïste et passionnelle, celui de la vie supérieure de l'âme, l'amour du beau, du vrai et du bien; avec l'individualisme révolté et l'esprit anarchique, plus de pitié, plus de tolérance, une plus large sympathie humaine. Et l'art auquel elle donne naissance, individualiste et lyrique, est propre à exciter et à nourrir, en même temps que les passions les plus violentes, les sentiments les plus élevés, les plus profonds, et les plus purs, l'héroïsme, la noblesse d'âme, le dévouement, la pitié, la charité. »

Ils ont erré, ils se sont trompés sur l'essentiel; ils n'ont pas trouvé Dieu, parce qu'ils l'avaient mal cherché. Au moins n'ont-ils pas adopté la solution la plus simpliste du grand problème : laquelle consiste à nier purement et simplement, sans émotion et sans tristesse. Constamment, ils ont eu à l'esprit le mystère de notre destinée; courageusement, ils ont essayé de le sonder. C'est le grand mérite de l'abbé Brémont que d'avoir montré, de nos jours, le fonds religieux du lyrisme, et comment l'essence de la poésie ne s'explique que si on la ramène à la prière : cette observation ne s'applique à aucun poète au monde mieux qu'à Lamartine. Un invincible spiritualisme inspire toute son œuvre. Comment ne pas rappeler, dans ce sens, que l'initiateur du romantisme est celui même qui a imprégné de son catholicisme toute la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle; et que la nouvelle école littéraire est née et a prospéré sous le signe de François-René de Chateaubriand?

#### IV

Les romantiques, ne les imitons pas : nous serions en retard d'un siècle; et il est nombre de points sur lesquels il serait ou bien puéril, ou bien dangereux de les imiter. Mais aussi, ne soyons pas injustes envers eux; et gardons-nous de les accabler de tous les péchés du monde, réservons-en quelques-uns, si j'ose dire, pour ceux qui les ont précédés, pour ceux qui les ont suivis, et, hélas! pour nous-mêmes. Ne prenons pas devant eux les alliés de justiciers impitoyables, qui seraient exempts de toute faute et de tout mal; songeant à notre propre insuffisance et à notre propre misère, soyons charitables envers eux, comme nous aurons besoin qu'on soit charitable envers nous. Ils sont partis joyeusement à la con-



quête de la Toison d'or, sur le beau navire Argo; si quelques-uns ont fait naufrage, au moins leur naufrage ne fut pas sans grandeur : au moins faut-il savoir profiter de leur leçon même. Rappelons-nous la pensée, si profondément humaine, que Barrès exprimait à leur sujet; et partageons son sentiment : « Aujourd'hui, comme aux jours naifs de ma jeunesse, je continue à tirer grand profit de Gautier, de Hugo, de Baudelaire, de Flaubert, je continue à les aimer, mais ce n'est pas le même profit ni le même amour. Aujourd'hui, ces gens-là pour moi sont des hommes supérieurs, qui ont lutté contre des causes générales de diminution, et qui ont été les meilleurs... J'aime et j'admire toujours les grands livres romantiques, je les juge utiles comme la description des souffrances que subirent des créatures d'élite, cherchant sous les orages, au milieu des flots démontés, à gagner le rivage... J'aimerais écrire une histoire des romantiques, ceux de la politique et ceux de la littérature, où l'on verrait leurs aventures et leurs malades, sans cesser de les aimer, ni de les admirer, et en les remerciant encore. » Est-il plus sobre, plus juste, plus pénétrant éloge; et plus digne, et plus sensible, et plus nuancé?

Aimons leur hardiesse et leur force novatrice; aimons leur élan fougueux. Reconnaissons qu'ils n'ont été ni bas, ni vils; que leur avènement a marqué une renaissance de la vie de l'esprit; qu'ils ont laissé une foule de pages de la plus haute et de la plus rare qualité, figurant désormais dans le trésor commun où sont gardés nos chefs-d'œuvre. Admirons sans réserve leurs admirables réusites. Contemplons avec reconnaissance les belles et les nobles images qui symbolisent leur œuvre. Une barque fend les eaux d'un lac majestueux, occupée par un jeune homme et par une femme mélancolique et tendre. Le ciel et l'eau deviennent attentifs, pour écouter les mots proférés par cette femme, déjà marquée pour la mort. — Une tombe, sur laquelle un père vient prier et pleurer. Il adresse au Seigneur des questions angoissées; rasséréiné, se confiant dans la pitié suprême, il reprend sa route à travers la vie. Mais, tous les ans, il portera sur la tombe de sa fille très aimée.

*Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

— Une chambre, comme celle d'un étudiant. Celui qui l'occupe a allumé, bizarre caprice, des bougies par douzaines. Il veut chasser la vision qui l'obsède, deux yeux noirs qui ne cessent plus de le regarder, depuis l'aventure du Lido :

*Aveugle inconstante, ô fortune!  
Supplice enivrant des amours,  
Ote-moi, mémoire importune,  
Ote-moi ces yeux que je vois toujours...*

— Tout dort dans la campagne. Seul, dans la plus haute pièce de son manoir provincial, un homme veille et pense. Il souffre; il se débat, entre la contemplation de nos misères et de nos grands-deux. Il prend la plume; et s'approchant du cercle de lumière découpé par la lampe, il écrit ce vers tout plein de pitié, de tendresse, et d'humanité; il écrit ce beau vers romantique, sur lequel il me plaît de finir :

*J'aime la majesté des souffrances humaines...*

PAUL HAZARD.  
Professeur au Collège de France.

## Catholiques belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

## Le Luxembourg<sup>(1)</sup>

En 1914, s'était élaboré à Florenville un musée de la vie ardennaise. Il y avait une cuisine, la « chambre » de la taque, et derrière le « pèle » avec son vieux fourneau fondu en 1741, à la Hailleule, près de Jamoigne la « dresse » avec ses cuivres et ses étains.

On se proposait d'y rassembler mille objets de Folklore et pour ne citer que les plus spéciaux : cannes rustiques sculptées au couteau, chauffeferettes à braises de bois, vaisseliers, estagniers, godeliers, vieilles barattes, vachers, vaisselle en bois, crécelles et claquoirs tournés à Pâques pour la quête des œufs; crassets, mouchettes; taques de foyer, poêles de Châtillon. Pâtisseries rituelles, galettes, bourdes de Noël, *rouyot* de la fête. Bricoles et pièges, nasses et engins de pêche...

On allait reconstituer un atelier de sabotier d'Awenne, de potier d'Izel, de cloutier de Sugny; une hutte de bûcheron de Muno.

Hélas! la tourmente fit voler le tout aux quatre vents.

Mais, plus éparées encore, plus dispersées que la cendre des foyers, les mœurs paysannes...

Elles n'avaient guère, jusqu'alors, été sensiblement altérées (2) depuis les temps dont le D<sup>r</sup> Delogne nous procurait le tableau suggestif en interpellant, en 1905, dans une remarquable *Enquête sur l'Ardenne méridionale*, ses clients octogénaires du pays de la Semois sur les conditions de vie de leurs aïeux.

A entendre ces voisins de Alle, Oisy, Rochehaut, Mogimont, Petit-Fays, Nafraiture, il n'y a pas si longtemps que l'instituteur, qui apprenait à écrire sur les ardoises de la montagne, « tournait », était nourri, à tour de rôle, comme le porcher, par les parents de ses élèves; pas si longtemps que le beurre se payait douze sous la livre, les grives un sou ou six liards (un sou et demi), les œufs deux liards la pièce; pas si longtemps qu'on se nourrissait de « berdelles » de sarrazin, de pain de « mestère » (mélange de seigle et d'avoine), de bouillies et de gaufres d'avoine; et qu'on s'habillait de culottes, casaque, sarraus et bonnets de chanvre et de lin filé dans les soirées... Pas si longtemps que le verbouc et les gromanciens occupaient les veillées... Pas si longtemps...

Et maintenant?

Les engrais chimiques procurent au Luxembourg des grains sans pareils. On défriche les dernières bruyères. Le petit tétras dérangé par les planteurs d'épiceas est parti vers d'autres solitudes. Le beurre se vend par les laiteries coopératives aux Halles de Bruxelles. Je paie 30 francs le kilo les truites pêchées dans mon ruisseau. L'hôtelier commande ses écrevisses à Liège. Les ruines classiques vont être relevées. Orval ressuscite...

Mais en voici de nouvelles.

Les scieries, les moulins à eau, s'écroulent un à un. Quand nous sommes arrivés sur la Haute-Lesse, je relevais autour de nous, sur un petit parcours : le moulin d'Ochamps, le moulin de Maubeuge, le moulin de la vieille Rochette, le moulin Copine, le moulin de l'aveugle, le grand moulin, le moulin de Wezelvaux ou de la souris, le moulin Jacquet, la scierie de Charlepont, le moulin de Molhan, le vieux moulin de Lesse, ceux de

(1) Voir la *Revue catholique* du 10 février 1928.

(2) Sans doute, en terminant une monographie sur le ménage du mambour de l'église de Maissin, l'ancien curé de mon village se plaignait déjà de l'attifement des « demoiselles » de sa paroisse. (*Annales de l'Institut Archéologique*, 1894.) Mais qu'eût-il dit le brave homme des gardeuses de vaches en bas de soie artificielle, t. lons hauts et chev. courts?



Daverdisse, de Mohimont, de Chanly, de Resteigne, de Belvaux...

Combien arrêtés ou disparus et dont le bief ne sert qu'aux prés voisins! D'autres, transformés pendant la guerre en petites centrales électriques déjà abandonnées... Que moudre d'ailleurs? Les anciennes cultures sont transformées en pâtures avec des bêtes à l'engrais. Le chasseur au chien d'arrêt est à tout bout de champ forcé de contourner des fils de fer barbelés. Et l'électricité qui avance en ligne droite, par hautes et blanches enjambées, arrêtera bientôt les dernières roues qui n'auront pas été noyées par les grands barrages... Des régions entières sont menacées de submersion.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter à propos du Hérou, du confluent des deux Ourthes et de plaider le procès des sites. Je suis contre le grand barrage, évidemment.

Mais comment ne pas rappeler à ceux que passionnent les efforts du Comité belge pour la protection de la nature, les travaux du professeur Frédéricq, du grand botaniste Jean Massart qui relève, entre autres, parmi les stations à protéger pour leurs reliques glaciaires, leur faune et leur flore, leur sous-sol, un *Daphné*, une mousse, une sphaigne, un papillon, une sauterelle, leur



Les Epioux.

tourbe, quelques lieux particulièrement remarquables, tels que la Fagne de Rifontaine à Libramont, les bois de chênes à lichens de Cetturu près de Houffalize, les rochers d'entre Salm-Château et Vielsalm, les Hautes Fagnes de la Baraque Michel, de la Baraque Fraiture et de la forêt de Saint-Hubert, la pelouse de Torgny, les marécages de la Semois, entre Chantemelle et Vance, le talus rouge et vertical de Metzert...

Mais nous voici descendus en pays Gaumais, notre Lorraine.

Autre survivance : les frères Ludovici maintiennent, dans leur retraite de Sainte-Cécile, le dernier tissage. A qui, après eux, confier nos toisons? Les troupeaux de bêtes à laine qui ont fait la fortune de l'Ardenne ne disparaissent-ils pas, d'ailleurs, à défaut de bergers plus encore que de vaines pâtures?

La douane, la gendarmerie, les tramways : voilà des métiers!

Hélas! reverrons-nous jamais le pâte classique avec la houlette, le fouet, le grattoir, le couteau, la lancette, la panetière et, dans une petite boîte de fer blanc, l'onguent pour la gale?

Mais la guerre en détruisant tout ce passé a d'autre part élevé à la terre luxembourgeoise un décor d'une farouche grandeur.

Je songe aux cimetières qui, de Maissin à Aubange, jalonnent l'itinéraire de l'invasion.

Pendant trois ans, à la place qu'en tombant, à la bataille des 22 et 23 août 1914, ils avaient conquise, des milliers de morts étaient restés sous une croix blanche, avec une inscription souvent collective, presque toujours anonyme, près d'un ruisseau, d'une carrière, d'une sapinière, d'un étang, ou à la lisière d'un bois de bouleaux.

En 1917, l'occupant crut devoir arracher à leur solitude ces dépouilles disséminées et les rassembla en « Massengraber », en pleine lande, à l'orée d'un bois, au long d'une route, toujours à l'abri de monuments construits en moellons arrachés à la carrière voisine, d'un style massif et farouche dont il serait puéril de contester le caractère et auxquels le paysage prête une grandeur héroïque.

On en comptait cinquante-huit.

Mais, depuis peu, à la suite de bouleversements, de « regroupements », vains et cruels, les « petits cimetières », les plus poétiques, où une vie humaine était entourée de tant de respect, ont été sacrifiés.

Les autres, espérons-le, sont sauvés.



Le cimetière de Rossignol.



Il y a le plus austère, près de Batrix, au sommet d'un aride plateau; et c'est la pierre nue dans toute sa stérilité

Il en est trois qu'enveloppe la futaie de la forêt de Luchy et le voyageur non averti suivrait la route sans les remarquer, tant ils se confondent avec les branches des hêtres, les mousses et les myrtilles du sous-bois.

Ceux des bruyères, dans un bourdonnement d'abeilles; ceux des fougères dont les palmes se rejoignent en l'honneur de nouveaux martyrs; ceux des genêts, verts comme l'espérance qu'ils gardent et où il devient parfois difficile de se frayer un sentier vers les croix de pierre bleue.

Ici, à Maissin, autour de nous, celui dont la rotonde a huit arcades domine, près de la crête si chèrement disputée, l'horizon circulaire du champ de bataille; celui du bois « Bolet » sur le chemin de Lesse, qui se confond, dans la brume de septembre, avec les étouffes qui l'entourent; celui d'Anloy-Sart qui n'est qu'un sart lui-même, dans une fange violette de colchiques; à la lisière d'un carré de pins sylvestres; tous également émouvants, et pour ne citer que les plus inconnus, sans rappeler notamment celui de Rossignol, déjà célèbre, auquel la tombe d'Ernest Psichari confère une noblesse historique, avec sa vasque d'entrée, profonde et claire, qu'anime la vie fuyante des truites, et ses trois terrasses dont la dernière s'enfoncé sans clôture dans la forêt et élargit la clairière, mystérieux rendez-vous des ombres glorieuses (1).

Qu'ils rassemblent plus de mille tombes comme ici, à Saint-Vincent, à Bellevue, à Èthe ou à Baranzy — ou que quelques croix seulement soient réunies par la haie d'épicéas ou le petit mur en moellons (sept à Rulles, deux à Couvreur, cinq à Dampicourt, onze à Rouvrois), c'est toujours, avec une adaptation particulière, la même disposition générale.

Il y a l'atrium : et, tantôt descendant trois marches, placé au centre d'une rotonde, tantôt au pied d'une rampe de schiste ou dans un groupement de bouleaux, ou près d'un chêne solitaire,

(1) Pourquoi taire notre regret ? La jeunesse belge avait élevé à cette lisière de la forêt tragique un autel où la célébration anniversaire du saint sacrifice devait appeler sur les tombes de la « génération sacrifiée » qui l'encerclent et propager, jusqu'à la dernière de cette silencieuse et auguste assemblée, les grâces de la rédemption.

Solitude incomparable ! Les quatre fûts de pierre jaune, aujourd'hui déjà morflorée et verdie de mousse, élevaient, en se confondant avec eux, au milieu des hêtres, le dais aux glaives entre-croisés... On y arrivait lentement après avoir gravi les degrés bornés de terres allemands... On y montait vers la hauteur providentiellement réservée, semblait-il, aux sépultures françaises, à la place de l'honneur, près des sarcophages porte-couronnes... Les nouveaux ossuaires, rassemblant, aux deux côtés de l'hémicycle, des milliers de dépouilles n'avaient pas brisé le charme... Seule la terre nue, gonflée par cet enfoncement, avait soulevé, en un dernier soupir, les feuilles mortes qui recouvraient sa poitrine et nous allions lui rendre sa parure de pervenches ou, comme à Maissin, lui attacher le lierre...

L'atmosphère qui régnait dans ce lieu de recueillement sans pareil, ce calme mortuaire et forestier, cette harmonie viennent d'être brutalement troublées.

Nous avions dressé, à l'intersection des deux routes qui se rejoignent au pied du cimetière, une croix rouge, un petit calvaire celtique pour que le voyageur, trompé par le mimétisme, ne passe pas outre et s'agenouille. On l'a remplacé par un monument en petit granit d'Ecaussines protégeant, sous une réduction de l'Arc de Triomphe, un colonial à l'attaque. Assurément, les amis de Psichari n'ont jamais songé à confisquer, à son profit, l'honneur de Rossignol — et ses restes vénérés étaient demeurés dans le rang au milieu de ses compagnons. Qu'on exalte à nouveau ceux-ci ? Rien de mieux. Peut-être sa gloire avait-elle, en effet, — par son rayonnement naturel — quelque peu voilé la leur. En personnifiant exceptionnellement les vertus de son âge, en absorbait-il tous les titulaires ? Qu'ils aient donc aussi leur monument et leurs discours ! Mais pourquoi renverser notre petit calvaire, y ériger l'Arc de Triomphe et rompre, par cette dissonance, la paix infinie qui s'élevait de cet endroit ? On pouvait en choisir tant d'autres...

le visiteur est invité, par des bancs de pierre, à s'asseoir et à se recueillir avant de prendre le sentier des croix.

Il est saisi aussitôt par le silence et par la paix qui protège ces pierres et ces arbres.

Sur la route, à quelques mètres, l'auto qui l'a amené trépite encore dans la poussière. Lui, déjà, il est replié sur son âme et préparé au respect. Il se découvre.

Voici des arcs, un fût, une pyramide, une niche de pierre, des niches séparées par un moellon porte-couronnes.

Des inscriptions, rarement latines, presque toujours allemandes, traduites sur des dalles symétriques en un français souvent fautif — taillées en lettres romaines dans le petit granit ou la pierre jaune de Buzenol.

« Ici reposent unis dans la mort... officiers... soldats sur le sol qu'ils ont conquis... pour l'amour de leur patrie. »

Souvent le verset de saint Jean : « Il n'est pas de plus grand bonheur que de donner sa vie pour ses amis. »

Parfois, la retraite de 1918 a brusquement arrêté le ciseau...

Au cimetière Nord de Rossignol, le premier mot de l'inscription : *Niemand*, seul, taillé dans une grande dalle de pierre bleue, frappe étrangement celui qui pénètre dans ce parc abandonné.

A Anloy — où sont les deux beaux calvaires tyroliens — il y a tant de tombes... Mais vingt Bretons attendent encore la croix de pierre où leur nom était déjà inscrit et qu'on n'eut pas le temps de placer sur leur tertre.

Elles sont là, comme d'autres cadavres, dans l'herbe haute.

Malgré cet inachèvement accidentel, il se dégage de tous ces clos funéraires une impression dominante de permanence, de singulière éternité !

Les épilobes, les fougères, l'herbe des bois, à peine remuées, ont repris leur empire. Un lichen gris-vert cimente les moellons du portail d'entrée. Le petit mur d'enceinte gazonné se couvre de plantes grasses, de jubarbes. Sur les dalles plates, la mousse encadre les couronnes enrubannées et les médailles tricolores.

Ainsi ces lieux, bien que si récents, sont déjà semblables aux vieux cimetières abandonnés autour des églises paysannes et dont on ne remue plus la terre : privilège qu'on leur accorde comme à toute chose qui a vieilli et qu'on respecte enfin.

Ils imposent ainsi au Luxembourg une incomparable noblesse.

Couronnant ses beautés naturelles, les forêts qui le parent, les rivières qui l'ont sculpté, ils en font, dans le silence des solitudes, dans le souvenir des immolations, la terre la plus belle, la plus haute, la plus lyrique de la Patrie.

THOMAS BRAUN.

## Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 21 février à la salle Patria (5 heures).

Lecture par M. Jacques Copeau, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris.

Sujet :

Bossuet



## Bernard Shaw, le Mexique et le Pape

En août dernier, étant à Londres, j'adressai à M. George Bernard Shaw la lettre que voici :

CHER MONSIEUR SHAW,

« Je suis directeur du *Commonweal*, une revue hebdomadaire publiée à New-York. Probablement n'en avez-vous jamais entendu parler, encore moins vu un exemplaire. N'empêche que cet hebdomadaire est important, ne serait-ce que pour la raison qu'il est la seule publication de langue anglaise publiée par des laïcs catholiques sans contrôle ni direction ecclésiastiques. Il s'occupe d'économie, de politique, de livres, de théâtre, d'art. Il est à peu près dans la même situation vis-à-vis des principes et des idées catholiques que le *New Republic*, et la *Nation* vis-à-vis de ce qu'on appelle les idées et opinions radicales ou socialistes. De nombreux non-catholiques y collaborent : parmi eux, Sir Horace Plunkett y traite de la coopération; Walter Lippman du fascisme, etc.

« Tout ceci (et bien autre chose que je pourrais ajouter) n'est pas le prélude à une demande de collaboration au *Commonweal* (encore que je serais, évidemment, charmé et honoré si jamais vous collaboriez), non, c'est une introduction à quelque chose de bien plus important et qui exige, avant d'être proposé, un mot d'explication.

« Je me rendis à Rome, il y a quelques mois, pour prendre des vacances et aussi dans l'intérêt de ma revue. Avant de quitter New-York, mon « agent littéraire » vint me soumettre l'offre d'une des grandes agences d'information, de prendre une interview au Pape, interview qui paraîtrait simultanément dans quelque deux cent cinquante journaux quotidiens, américains, européens, et même africains et asiatiques. Les points à traiter (suggérés par l'agence) étaient : la candidature à la présidence du gouverneur Smith; les jeunes filles sont-elles plus immorales que d'ordinaire, etc. Je fis remarquer aux hommes du syndicat qu'il était infiniment douteux, mais peut-être pas impossible, d'obtenir une pareille interview sur de pareils sujets, mais que j'essaierais.

« J'ai des amis influents à Rome. Je possédais des lettres de deux cardinaux américains, je croyais avoir de gros atouts pour obtenir au moins une interview authentique sur des sujets plus dignes et plus intéressants que des opinions sur le gouverneur Smith ou sur la longueur (si on peut dire) des robes. Et je réussis.

« Après deux mois de travail incessant, j'obtins, du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, un document que je crois unique, un message du Pape adressé à l'univers civilisé, à toutes les nations occidentales au moins, les informant que le Saint-Siège considère l'actuelle situation des catholiques au Mexique comme la pire des persécutions qui ait jamais sévi, déclarant expressément cette persécution pire que celles dont eut à souffrir l'Eglise sous Néron, Domitien, Caligula, en ce sens, notamment, qu'alors que, sous les empereurs romains, le culte privé ou secret dans les maisons, cimetières ou catacombes était toléré, aujourd'hui, au Mexique, les prêtres sont massacrés sommairement (parfois après avoir été torturés) et les laïcs fusillés, emprisonnés, mis à l'amende, exilés ou punis autrement, pour avoir participé — ou même seulement être suspecté d'avoir participé — à des cérémonies religieuses clandestines.

Le Pape affirme que la raison pour laquelle le monde ignore la vérité à propos de cette persécution, c'est que le gouvernement mexicain a réussi à supprimer la diffusion des informations et des nouvelles. Les journalistes étrangers, confinés dans la ville de Mexico, sont sous le contrôle absolu de Calles. Les informations que des catholiques parviennent à faire filtrer hors du pays, quelle que soit d'ailleurs leur vérité, ou leur gravité, ou leur horreur, sont ignorées par la grande presse dite d'information. Elles sont taxées de « propagande catholique ». Elles ne sont pas « officielles ». Elle ne sont pas revêtues du sceau sacro-saint de quelque agence

d'information : agence qui, eût-elle de pareilles informations à Mexico, ne pourrait les envoyer!

« Quand je reçus le message pontifical avec les documents attestant son authenticité, je câblai le fait à New-York. Croyant alors, comme je crois encore, que ce message du Pape est sans précédent dans les annales du journalisme, je télégraphiai simplement que j'étais en possession d'une interview authentique et je demandai aux gens de New-York l'autorisation de leur en câbler le texte parce que le message contenant des nouvelles de la plus haute importance, une fuite pourrait se produire dont d'autres correspondants ne manqueraient pas de profiter. Le syndicat me répondit de lui envoyer mille mots par câble et de me rendre bien vite à Londres pour remettre une copie du manuscrit entier entre les mains de son agent d'Europe. Ce que je fis illico... mais pour, arrivé à Londres, me voir remettre un câble m'informant que mon message télégraphique avait été refusé comme constituant de la « propagande catholique » et ne concernant ni Smith ni les jupas courtes. Entretemps, j'avais envoyé de Paris, au syndicat new-yorkais, par le *Berengaria* (via Cherbourg), une copie de l'article. Par le *Caronia*, j'avais adressé une autre copie à mon agent. Avec cette lettre vous parviendra également une pareille copie.

« Pourquoi? Parce que j'espère et je crois que vous m'écrirez une lettre qui contraindra l'agence en question, ou quelqu'autre gros syndicat, à publier mon article en même temps que votre lettre, lettre par laquelle vous proposeriez la création d'une commission internationale d'enquête, formée de laïcs, et chargée d'enquêter sur la situation religieuse actuelle au Mexique.

« Si des gouvernements — dont plusieurs ne peuvent ignorer les faits — regardent et laissent faire, écrivains et travailleurs sociaux ne peuvent-ils obliger la presse mondiale à prêter l'oreille aux objurgations du Pape pour qu'on s'informe de la vérité?

« Si vraiment l'Eglise catholique est coupable de conditions sociales mauvaises prévalant au Mexique, qu'on le sache! Que si l'Eglise a raison de croire que les châtiments infligés, en ce moment, à ses malheureux enfants au Mexique, dépassent toute mesure de justice et constituent une persécution sanglante et atroce qui a obligé l'Eglise à recourir aux mesures inouïes signalées dans mon article pour sauvegarder sa vie spirituelle, si l'Eglise a raison ne reste-t-il donc pas assez d'humanité et assez de charité au cœur des hommes pour dresser, partout, tous les honnêtes gens, qu'ils soient catholiques, protestants, juifs, ou incroyants dans une protestation unanime de l'opinion publique assez puissante pour exiger et imposer que finisse la persécution?

« Cela doit être possible, et je viens vous prier, Monsieur, de vous mettre à la tête de cette croisade de pitié en faveur du Mexique martyrisé.

« Veuillez agréer...

MICHAEL WILLIAMS.

\* \* \*

J'ignorais en écrivant cette lettre que M. Shaw était, à cette date, absent de Londres. Sa réponse ne me parvint qu'à New-York. La voici :

CHER MONSIEUR,

« Je ne puis me représenter quel peut bien être le but de la presse américaine en refusant de publier ce qui pratiquement est une interview du Pape. C'est là de l'information, et de l'information officielle venant d'une personne extraordinairement importante. Le seul fait que le Pape a bien voulu, enfin, se servir de la presse au lieu de la chaire de vérité comme moyen de publicité, ce seul fait constituerait une nouvelle sensationnelle, même si le message pontifical se bornait à une remarque au sujet de perspectives de la récolte.

« Quant à l'objection que le Pape étant un catholique romain et non pas un baptiste de Dayton, ses vues ne sont, en conséquence, pas admissibles dans des journaux américains, tout commentaire européen est exclu : l'Europe ne peut pas commenter quand elle a la respiration coupée.

« Il y a une vieille histoire d'un homme dévot qui, arrivant en Paradis après sa mort et demandant d'être conduit en présence



de son Créateur qu'il avait servi pendant si longtemps sans espoir d'une plus grande récompense, s'entendit répondre que ce n'était pas possible vu que son Créateur venait de devenir fou. Nous, Européens, nous éprouvons quelque chose de ce qu'éprouva cet homme quand il nous apparaît que l'Amérique a perdu la tête.

» Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi le sujet de la bataille rangée que se livrent l'Eglise et l'Etat au Mexique fut abandonné aussi soudainement par la presse britannique après que celle-ci l'eut présenté pendant plusieurs jours avec le relief que son importance méritait.

» Si le gouvernement russe, qui répudie ouvertement la doctrine de l'Eglise grecque comme trompeuse, peut néanmoins se permettre de la tolérer, tout en la méprisant, on aimerait savoir pourquoi le gouvernement mexicain ne peut se permettre d'être aussi large d'esprit au lieu de se conduire comme la Reine Elisabeth. Elle doit, non seulement au Pape mais à elle-même, d'accepter l'enquête et le rapport. Et quand la presse américaine veut supprimer la demande du Pape pour une pareille enquête comme ne présentant aucun intérêt, le monde se pose tout naturellement la question de savoir si les journaux américains sont faits pour des enfants en-dessous de cinq ans ou pour des citoyens adultes de la plus grande fédération d'états modernes — la chose sur terre qui se rapproche le plus du saint Empire romain — qu'il y ait au monde.

» Veuillez agréer...

G. BERNARD SHAW.

\* \* \*

En reprenant ici ma lettre à M. Shaw, j'ai omis le nom de l'agence d'information parce que j'accorde bien volontiers que le syndicat était, de son point de vue, justifié à refuser mon article pour d'autres motifs que celui qui le taxait de « propagande catholique ».

C'était mon agent, et pas le syndicat, qui m'avait télégraphié que ce que j'avais câblé de Rome, et ce qui avait été refusé par le syndicat, était de la « propagande catholique ». Le syndicat désirait que l'interview projetée roulât sur certains sujets bien définis, et ce que je leur avais envoyé n'était pas ce qu'il désiraient. Bien que j'estimais leur avoir livré une marchandise autrement importante que celle commandée, le syndicat en jugea autrement et ne sortit pas de ses droits en refusant mon article.

Quand M. Shaw écrit dans la première phrase de sa lettre qu'« il ne peut se représenter quel peut bien être le but de la presse américaine en refusant de publier ce qui pratiquement est une interview du Pape », il articule contre la presse américaine un grief que ne justifient pas exactement ma lettre, ni la réalité des faits. La presse américaine n'avait pas refusé l'interview parce que celle-ci n'avait été offert qu'à une seule agence au moment où j'écrivais ma lettre à M. Shaw.

Rentré à New-York, je discutai l'affaire avec l'agence en question et trouvai qu'elle maintenait son point de vue. J'offris alors l'article au *New-York Times* en expliquant toute l'histoire avec l'agence. Le résultat fut que l'interview, quelque peu remaniée mais contenant le texte intégral de la déclaration pontificale, parut dans le *New-York Times*, le dimanche 2 octobre 1927.

Pour autant que je sache, et j'ai fait bonne garde aidé en cela par un « argus » de la presse, aucun quotidien américain, aucun hebdomadaire, aucun magazine mensuel — à l'exception évidemment des journaux et publications catholiques — ne s'est occupé de cette déclaration pontificale : pas un seul mot !

Ce que M. Shaw dit de la presse américaine reste donc vrai en substance. Le *New-York World*, le *New-York Evening Post*, le *Washington Post*, ont parlé de la situation religieuse au Mexique comme d'un facteur que ne peuvent ignorer ceux qui veulent maintenir ou augmenter nos relations amicales avec les Mexicains ou avec leur gouvernement actuel. Mais l'immense majorité des journaux, revues et magazines américains ont ignoré la crise religieuse mexicaine. Il en est de même de la presse religieuse, les publications catholiques exceptées.

Le *Commonweal*, ses lecteurs le savent bien, est adversaire résolu de toute intervention militaire des Etats-Unis au Mexique. Il reconnaît la position particulièrement délicate du gouvernement des Etats-Unis pour entreprendre le gouvernement mexicain sur

la question des relations de ce gouvernement avec ses propres sujets. Mais tous les gouvernements et toutes leurs négociations sont motivées par l'opinion publique. Jusqu'à présent l'opinion publique américaine n'a pas été informée de la nature, de l'étendue et des conséquences de la crise religieuse au Mexique. Le devoir de la presse est d'éclairer l'opinion publique plus encore que de la diriger.

Le chef de l'Eglise catholique, en possession de renseignements tenus pour vrais, et qui sont, en tous les cas, susceptibles d'être contrôlés ou controuvés, déclare que les catholiques mexicains sont persécutés à l'heure actuelle, dans toute la force et toute la rigueur de ce terrible mot. Ce qu'affirme le Pape d'après des renseignements émanés de sources diverses est confirmé par de très nombreux témoignages. Les faits dénoncés sont catégoriquement niés par le gouvernement mexicain. Pourquoi, dès lors, la presse américaine ne pourrait-elle faire une enquête dans l'intérêt de la vérité et de la justice, et proclamer les faits qu'elle aura trouvés établis ?

Pourquoi certaines agences, qui tout récemment se sont entendues pour envoyer en Roumanie une commission chargée d'enquêter sur la condition des minorités religieuses (juives, catholiques, etc.), ne pourraient-elles enquêter sur une situation autrement grave qui existe, non pas en Europe, mais en Amérique, aux portes mêmes des Etats-Unis ?

Le *Commonweal* demande donc à ses confrères non catholiques de vouloir bien examiner cette proposition, de la discuter dans leurs colonnes, d'appeler sur elle l'attention des grands fondations de service social, de conciliation et d'arbitrage, avec l'idée de constituer une commission d'enquête au Mexique parfaitement représentative, ni sectaire, ni officielle.

Une pareille commission serait à même de connaître les faits et de les faire connaître à tous les citoyens américains ; elle pourrait établir devant le tribunal de l'opinion publique que c'est à tort ou à raison que le gouvernement mexicain accuse le clergé catholique du pays de tous les crimes et de tous les méfaits qu'il lui endosse en ce moment. Le public américain serait alors en état de juger si le gouvernement mexicain est justifié dans les mesures prises contre les catholiques, c'est-à-dire, contre 90 % de la population, mesures que le Pape déclare constituer la pire des persécutions qu'ait connu l'histoire. Et quelque opinion que les non-catholiques professent à l'endroit des revendications religieuses du chef de l'Eglise catholique, celui-ci, tout de même, n'a pas l'habitude d'émettre des affirmations aussi graves que celles faites, en son nom par le secrétaire d'Etat, à la légère ou sans fondement.

Le *Christian Register*, un organe « d'églises libres », édité par l'écrivain bien connu Dr Albert C. Dieffenbach, signalant la législation mexicaine contre l'Eglise, disait :

« Voilà qui représente une emprise à peine croyable de l'Etat sur l'Eglise, emprise qui ne peut avoir été possible sans le consentement des populations virtuellement toutes catholiques romaines. »

Cette affirmation-là, que les catholiques mexicains acceptent la persécution, est bien représentative d'un point de vue exprimé dans d'autres publications non catholiques. Elle néglige le fait que l'actuel gouvernement mexicain est pratiquement une dictature et non pas un régime représentatif.

Nous prétendons au contraire que le grande majorité des Mexicains, loin d'approuver les agissements antireligieux de leur gouvernement, les condamnent totalement et les déplorent, mais que leur voix n'est pas entendue parce qu'étouffée par la censure et par des répressions contre les individus et contre les groupes aussi violentes que toutes celles jamais employées par des tyrans.

Que si c'est le *Christian Register* qui a raison, que la chose soit bien établie, en même temps que tous les faits de la cause, par une enquête approfondie et impartiale.

(Traduit de l'anglais.)

MICHAEL WILLIAMS,  
directeur du *Commonweal*.



## CHRONIQUE POLITIQUE (1)

## Arbitrage et sécurité

Il convient d'attacher une importance toute particulière au Memorandum du 19 janvier dernier dans lequel le gouvernement britannique a exprimé avec une franchise et une clarté remarquables ses vues sur le programme d'études du comité d'arbitrage et de sécurité qui va siéger prochainement à Genève. Les Etats de l'Europe centrale, la Grèce, sans parler de toutes les mouches du coche de l'Amérique du Sud qui bourdonnent autour de la salle de la Réformation, publient maintenant des notes sur le même sujet. Mais le bon sens commande de ne pas oublier un seul instant qu'en dépit du principe théorique de l'égalité des nations, c'est l'attitude de l'Angleterre qui sera toujours décisive en ces matières. La Ligue ne pourrait, sans courir au suicide, avoir la prétention de soumettre le lion aux volontés des fourmis.

Le Memorandum britannique commence par déclarer que la procédure d'arbitrage — cette panacée — n'est vraiment applicable qu'aux différends internationaux d'ordre juridique c'est-à-dire à ceux où « les parties se contestent mutuellement un droit ». L'arbitrage n'est donc pas de mise lorsque le différend résulte « d'une divergence de vues quant aux intérêts et aux aspirations politiques des parties en cause ». Ainsi, pour prendre un exemple, l'Allemagne ne pourrait réclamer la décision d'un tribunal d'arbitrage sur le point de savoir s'il convient ou s'il ne convient pas de lui restituer telle ou telle de ses anciennes colonies. C'est une distinction qui délimite la compétence respective des juristes et des diplomates. On l'oublie trop souvent.

Cela posé, l'Angleterre a soin de proclamer qu'elle n'entend pas enchaîner sa politique à l'interprétation du Droit écrit. L'arbitrage lui-même n'est pas une décision judiciaire et elle n'est pas disposée à donner automatiquement force exécutoire aux sentences comme le voudraient certains professeurs. « Les traités d'arbitrage, dit le Memorandum, ne s'appuient sur aucune sanction sauf la force de l'opinion publique dans l'ensemble du monde ». Reprenant alors la thèse qu'il a développée lors du rejet du feu Protocole de Genève, sir Austen Chamberlain répète que l'Angleterre ne se sent pas la vocation de gendarme universel : « Il est improbable qu'une nation assez puissante pour utiliser la force avec efficacité assume une obligation générale de ce genre. Il en résulterait un fardeau dont aucun Etat ne se chargerait à moins de juger que ses intérêts se trouveraient fondamentalement affectés par toute perturbation de la paix résultant du non règlement du différend en cause. » Et le secrétaire d'Etat ajoute cette remarque que l'on ferait bien de méditer à la Commission militaire : « Même dans le traité de Locarno où les parties ont encouru des obligations d'une portée considérable parce qu'elles estimaient que des intérêts très importants étaient en jeu, la sanction destinée à assurer l'application de l'article contenant l'accord en vue de l'arbitrage a été limitée à l'engagement pris par les cinq puissances intéressées de se conformer aux propositions que le conseil de la société pourrait formuler. » Le gouvernement britannique exprime également l'avis qu'il ne peut être question de supprimer purement et simplement les réserves qui soustraient à la procédure envisagée certaines questions « juridiques par leur nature même qu'aucun pays ne pourrait en toute sécurité soumettre à

l'arbitrage. » On songe tout de suite aux délicats problèmes relatifs à l'immigration et à la nationalité.

Quant aux litiges d'ordre non juridique le Memorandum préconise le recours non à l'Arbitrage mais à la Conciliation et il repousse l'idée bien française de confier cette tâche à des juges habitués à appliquer les règles rigides du Droit.

Le Memorandum s'étend ensuite sur les accords de sécurité dont le traité de Locarno est le type le plus récent. Il oppose la méthode prudente et réaliste des accords régionaux à la formule ambitieuse mais vague du pacte général, et comme c'est surtout la sécurité de la Belgique qui est en jeu nous devons applaudir à l'énergie avec laquelle le cabinet de Londres insiste sur la gravité des engagements contractés :

« Le traité de Locarno, dit-il, a pour objet d'écartier un danger spécifique dans une région déterminée et impose à toutes les parties intéressées l'obligation égale de préserver l'intégrité de cette région et d'exécuter les décisions du Conseil. De cette manière il est beaucoup plus efficace que ne pouvait l'être un système plus général de garanties selon lequel l'obligation s'étendrait à un nombre beaucoup plus considérable d'Etats dont chacun serait tout naturellement porté à considérer son obligation individuelle comme réduite d'autant. » Et faisant justice de cette espèce d'inflation qui finirait par enlever aux signatures données toute leur valeur, l'Angleterre constate qu'elle a donné l'exemple d'une garantie limitée mais efficace : « Dans les régions où les intérêts particuliers du gouvernement de Sa Majesté sont le plus directement affectés et qui ont été si fréquemment le théâtre des guerres, il a donné sa garantie formelle appuyée par la promesse de soutenir avec toutes les forces de la Grande-Bretagne le jugement de la Société, au cas où un acte d'agression serait commis au mépris du traité et du pacte. Pour diverses raisons qui sont déjà connues, le gouvernement de Sa Majesté ne peut contracter d'autres obligations de cette nature qui accroîtraient les formidables responsabilités encourues dans des régions où ces intérêts sont moins directement engagés. » En conséquence l'Angleterre recommande à tous les Etats de s'assurer des garanties nécessaires « sur les points où se trouvent ses intérêts principaux ». « Ces garanties locales, répète-t-elle, qui visent un danger spécifique et reposent sur des obligations bien définies sont infiniment plus satisfaisantes que tout système général ou universel qui doit nécessairement être établi dans des termes plus vagues et plus généraux et dont, par conséquent, le *modus operandi* et l'efficacité probable doivent nécessairement rester jusqu'à un certain point dans le domaine abstrait. »

Ces considérations judicieuses, aiguës d'une pointe d'humour, du seul membre de la Société des Nations capable par la puissance de sa flotte d'agir sur tous les points du globe, devraient clore le débat. Mais il est probable que l'on verra à Genève des plénipotentiaires bavards d'Etats de minime importance soutenir la thèse opposée. Souhaitons que les mandataires belges, en cette affaire, reçoivent le mandat de soutenir les délégués britanniques. Le traité de Locarno est quelque chose de tangible et nous ne devons pas en laisser diluer la portée. La multiplication indéfinie des pactes, des engagements, des promesses ne pourrait avoir que le résultat d'avilir des signatures dont nous devons maintenir soigneusement la valeur or.

Comte Louis de LICHTERVELDE.

(1) Chronique de quinzaine.



## Saint Grégoire le Grand<sup>(1)</sup>

Mommsen (qui était né insolent) a écrit que saint Grégoire, en dépit de son surnom de Grand, était « ein recht kleiner grosser Mann » (2), tout juste un petit grand homme. La taille du personnage important peu, il sera permis à l'histoire de juger sur d'autres critères le caractère et l'action d'un pape comme saint Grégoire.

Patricien de naissance et d'éducation, investi un temps de la plus haute magistrature de Rome, Grégoire a appris dans sa famille le métier de *landlord*, et dans sa carrière ce que von Schubert appelle « la technique des vieux fonctionnaires romains ». Dans un temps où la vénalité et l'arbitraire sont la plaie de l'administration byzantine, il continue la plus noble tradition romaine par son intégrité, son respect de la loi, son souci de la dignité et des droits des hommes libres que sont par définition les sujets de la République et de l'empereur des Romains. Il portera dans le gouvernement du Siècle apostolique cet esprit de désintéressement, cette fidélité aux lois établies, les « saints canons », ce respect des droits des autres, cette intolérance du désordre, de l'indiscipline, de l'injustice, cette ponctualité minutieuse du magistrat responsable qui sait qu'il a des comptes à rendre et tous ses actes à justifier — au tribunal de Dieu.

La noblesse de la naissance ne suffit pas à tout, tant s'en faut. Grégoire le sait, qui a écrit : « *Nonnullis solet nobilitas generis parere ignobilitatem mentis* » (Dialog. II, 23). Mais Grégoire appartient à une famille qui, si elle ne remonte pas aux Anicii, fût-ce aux Anicii chrétiens, est depuis trois générations au moins vouée au service de l'Eglise romaine, à laquelle elle a donné un pape, famille aristocratique pénétrée du plus pur esprit chrétien.

\* \* \*

Grégoire n'est pas le premier pape patricien, mais il est le premier pape moine. Il était dans le siècle encore, quand la communauté du Mont-Cassin s'est réfugiée à Rome, à l'ombre du Latran. Grégoire a trop dévotement écrit sur saint Benoît pour ne lui avoir pas dû beaucoup; il lui a dû certainement son amour de l'humilité, dont saint Benoît, qui en a décrit les douze degrés, est le maître par excellence; il le dépasse par le goût si vif qu'il a de la « lecture divine » et de la contemplation. Devenu pape, il n'a pas eu seulement le regret de la vie cachée et méditative qu'il avait cherchée, trouvée, aimée, dans son monastère du *clivus Scauri*; il a eu l'intuition du rayonnement de vie chrétienne que des monastères exemplaires pourraient exercer dans des pays barbares encore et à peine convertis : de moines, c'est-à-dire de reclus, il fit des missionnaires, il fit des évêques. C'étaient des moines romains, ils seraient envoyés au loin, porteraient avec eux l'esprit du pape qui les avait formés et qui les envoyait. Saint Benoît n'avait pas conçu ce monachisme-là, qui fut en Occident une création de Grégoire, inspiré peut-être par l'exemple de saint Colomban.

Il fut le premier pape moine, avons-nous dit, et il dut à sa vocation première cette humilité, dont le langage passe quelquefois la mesure qui convient à un chef, mais qui s'allie à une dignité capable de s'imposer quand il le faut. On aime chez Grégoire

(1) Mgr Batiffol va publier ces jours-ci dans la collection « Les Saints » de la Librairie Lecoffre, un *Saint Grégoire* dont nous sommes heureux de pouvoir publier la conclusion générale.

(2) Cité par G. KRUEGER, *Das Papsttum* (1927), p. 24.

ce qu'il garde d'humain. Je donnerais bien des pages de lui pour ce seul mot qu'il écrivait au sous-diacre Pierre recteur du Patrioïme en Sicile : « Tu nous as envoyé un mauvais cheval et cinq bons ânes : je ne puis monter le cheval parce qu'il est mauvais, ni les ânes parce que ce sont des ânes. Si vous voulez aider à notre entretien, envoyez-nous des choses qui nous conviennent, *aliquid nobis condignum* ». Il y a perpétuellement de ces contrastes chez saint Grégoire : une patience qui supporte longtemps et sans mot dire, puis des éclats soudains et des intransigeances sans remission. Il ne serait pas Romain s'il n'était pas dur, mais il revient de sa dureté et sait à l'occasion n'écouter que la compassion. Il est ordonné, il exige des comptes minutieux, il les vérifie; avec cela personne ne lésine moins que lui, il est aumônier, il est dépensier, et au lendemain de sa mort Rome ingrate l'accusera de gaspillage.

\* \* \*

J'ai noté trois mots qui lui sont chers. Le premier est *rectitudo* : entendez par là la fidélité à la loi, à la règle, aux canons, fidélité qu'il exige des autres et qu'il pratique tout le premier : entendez aussi par là ce que nous mettons dans notre vieux mot de loyauté et les Romains dans celui de *fides*, avec par surcroît une nuance d'impératif et d'obligation. Saint Benoît n'emploie pas *rectitudo*, mais il a l'autre mot cher à Grégoire, qui est *discretio*, et Grégoire le tient mieux encore de Cassien. La discrétion, c'est le bon sens, c'est le discernement, dans l'application de la loi, dans le choix du bon parti, dans la détermination du mieux possible. La *rectitudo* de Grégoire n'est pas sans souplesse, il sait que les instances de l'apôtre gagnent à être opportunes, il faut savoir subir et céder, à condition de ne jamais consentir à trahir Dieu par un péché. Le troisième mot cher à Grégoire est le mot *blandimentum* : la *rectitudo* ne doit pas se faire haïr, le chef qui la pratique le plus efficacement est celui qui la fait aimer, le chef lui-même doit se faire aimer, sans chercher indûment à plaire.

Ces trois mots nous révèlent trois dons de Grégoire. Je n'oserais dire que ces dons s'équilibrent toujours : on a avec lui des surprises, car il arrive de manquer, non pas à la *rectitudo*, mais à la *discretio*, à la mesure; et de manquer aussi au *blandimentum*, à la sympathie, parce qu'il a des vivacités auxquelles il cède, ou des intransigeances inflexibles, et parce qu'il est des trahisons auxquelles il ne pardonne pas. Lui-même révèle ces contradictions avec une sincérité qui est peut-être le trait le plus touchant de son caractère. Par la *rectitudo* il se différencie à fond de la psychologie byzantine; il le sait très bien et ne s'est pas privé de le dire.

\* \* \*

Saint Grégoire a été mis au rang des docteurs latins de l'Eglise. N'essayons pas de faire un spéculatif de celui qui a dit des mystères que l'homme qui en cherche le raison ne la trouve pas et se noie dans le gouffre du doute : les articles de la foi doivent être crus, mais non pas scrutés, « *ex fide credenda sunt, persecutanda per rationem non sunt* » (Moral. VI, 19). Grégoire est un homme de discipline. C'est lui qui écrivait à Jean le Jeûneur : « Si vous n'observez pas les canons, et si vous avez dessein de renverser ce que les anciens ont établi, je ne vous connais pas ». Grégoire, comme les papes ses prédécesseurs, inculque à tous la loi, les « *ordinationes apostolicæ Sedis* », et comme on a conservé de lui plus de « *responsas* » que d'aucun autre, aucun autre n'a davantage fourni les canonistes avant et après Gratien de formules définitives. Grégoire est mieux encore une très haute conscience : son œuvre la plus personnelle est son *Liber pastoralis*, par lequel il a de propos très délibéré entendu former la conscience des



évêques, et par lequel il leur a donné sa propre conscience. Il disait d'un évêque : « Il faut qu'il change d'âme ». En vérité, les évêques d'Occident ont trouvé dans le *Liber pastoralis* l'âme que Grégoire voulait qu'ils eussent. M. Dudden a pu écrire de Grégoire : « Ses maximes ont moulé l'Eglise ».

L'injustice des historiens protestants, comme Harnack ou comme Schubert, est de rendre Grégoire responsable de l'appauvrissement de la culture générale et de la culture théologique en Occident, qui suivit l'effondrement de l'établissement romain et l'installation des royaumes barbares. Il n'en est pas plus responsable qu'Isidore de Séville. Boèce, s'il eût été pape, n'aurait pas acclimaté en Occident l'aristotélisme, ni fait naître Albert le Grand au VI<sup>e</sup> siècle! Ce sont des Orientaux qui, au VI<sup>e</sup> siècle, élaborent les éléments de la pensée du XIII<sup>e</sup>. L'Occident a saint Augustin, l'Occident maintient l'autorité de saint Augustin, même quand il la corrige, mieux inspiré en cela et plus habile que n'a été l'Orient avec Origène. Saint Grégoire a contribué à préserver l'autorité de saint Augustin, son maître.

\* \* \*

On ne pardonne pas à notre saint ce que l'on appelle sa crédulité. Il n'est pas, nous dit-on, dans la ligne sévère de saint Léon, et avant lui l'Eglise de Rome défendait mieux sa foi contre les *mirabilia*. C'est possible, mais on ne saurait en faire à saint Grégoire un grief qu'on ne fait pas à saint Athanase, auteur de la *Vie de saint Antoine*. Et l'on sait si la *Vie de saint Antoine* a été lue en Occident, dès le temps de saint Ambroise et de la conversion d'Augustin.

Grégoire a cru le monde près de sa fin : la décrépitude de Rome lui donnait la mesure de la vieillesse du monde. Ce pape, qui n'avait aucun long espoir, n'en a pas moins été un homme d'action résolue. Romain de Rome, il croyait à ce qu'il appelait la République, et il ne concevait pas que l'Italie, si démembrée fût-elle maintenant, pût être détachée de la République. La politique italienne du basileus avait beau être sans clairvoyance et servie par une administration haïssable, Grégoire entendait être fidèle à la République, qui pour lui était la Romanité, la civilisation, le droit, la légitimité. Grégoire fait figure de loyal sujet du basileus, il fait figure de pape patriote, et de grand italien.

Il eut cette modernité d'être un pape pacifique, encore qu'il fit la guerre, mais il faisait la guerre pour établir la paix, quelque sacrifice d'amour-propre que cette paix dût coûter au basileus. Puisque les Lombards ne pouvaient être évincés d'Italie, il fallait établir entre leur royaume et la République une *societas*. Cette vue de Grégoire ne prévalut pas : les Lombards, même quand ils furent devenus catholiques, demeurèrent des ennemis héréditaires. Etienne II fera appel à Pépin pour en finir avec eux, et l'alliance du pape et des Francs décidera de toute l'histoire du moyen âge.

La politique de Grégoire eût fait du royaume lombard, et tout autant du royaume franc, des marches de l'Italie byzantine, elle eût préservé la primauté du vieil empire romain non germanique, elle eût épargné à l'Europe la rupture avec l'Orient grec.

Grégoire eut une autre modernité. Il avait hérité de papes du plus grand style, un Léon, un Gélasse, la plus forte réalisation que l'ancienne Eglise ait connue du *principatus* du Siège apostolique. Il n'était disposé à rien abandonner de cette primauté, nous en avons pour preuve son énergie à interdire au patriarche de Constantinople l'usage du titre d'œcuménique. Il savait aussi bien gouverner les évêques des provinces suburbicaires avec une fermeté, qui observait les saints canons, mais qui ne tolérait aucun abus, aucune défaillance, et intervenait sans ménager personne. S'agissait-il, au contraire, des provinces non suburbi-

caires d'Italie, s'agissait-il des provinces d'Afrique ou d'Illyricum, s'agissait-il mieux encore des Eglises des royaumes barbares, en Espagne, en Gaule, quel respect Grégoire professait des droits des évêques, quel ménagement des susceptibilités des rois wisigoths ou mérovingiens, quelle condescendance pour les agents du basileus! En Orient, quelle déférence pour le basileus, quelle attention à n'intervenir que d'accord avec lui! Un concordat tacite semblait régler ces rapports du pape Grégoire et des évêques autres que les suburbicaires. La papauté était dans la divine constitution de l'Eglise un secours, une lumière, une sagesse, une charité, on pouvait y recourir sûr d'y trouver l'aide efficace; elle était bien ce que saint Léon l'avait définie, *sollicitudo et potestas*; saint Grégoire voulait être, non pas *dominus omnium*, c'était bon pour le basileus, mais *servus servorum Dei*. « *Singulis quibusque Ecclesiis sua iura servamus* » aimait-il à dire. Que vient-on nous parler ici, à cette date, d'impérialisme ecclésiastique occidental? Saint Grégoire est étranger à cet esprit, et c'est chez ce grand pape un trait exceptionnel.

Pourquoi hésiterions-nous à dire que la sollicitude de Grégoire qui s'étendait à toutes les Eglises encourt le reproche d'avoir trop compté sur le basileus pour restaurer l'unité de foi dans l'Orient impérial, et le reproche aussi de n'avoir pas embrassé dans son action les lointaines Eglises d'au delà des frontières orientales de la Romanité? En Occident, la Germanie aura son heure, les Slaves aussi, et ces conquêtes seront des conquêtes missionnaires de Rome. Là du moins, le branle aura été donné par Grégoire, car la mission de saint Augustin en Angleterre prélude à celle de saint Boniface en Germanie, et la mission d'Angleterre est l'œuvre qui a tenu le plus au cœur de Grégoire, celle qui, pour bien des raisons, nous touche davantage.

Cher monastère du *clivus Scauri*, qui mettait des larmes aux yeux de Mgr Duchesne quand il le contemplait des terrasses du Palatin; cher monastère, dans l'atrium duquel on a de nos jours gravé les noms des moines qu'il a donnés à la mission de Kent :

S. AUGUSTINUS ANGLOR. APOSTOL.  
S. LAURENTIUS CANTUAR. ARCHIEP.  
S. MELLITUS LONDINEN. EP. MOX.  
ARCHIEP. CANTUAR.  
S. IUSTUS EP. ROFFENSIS.  
S. PAULINUS EP. EBORAC.  
S. PETRUS AB. CANTUAR.  
HONORIUS ARCHIEP. CANTUAR.

Ces noms évoquent le souvenir de la plus belle des pages de la vie de saint Grégoire, que l'Angleterre, même séparée de Rome, appelle toujours l'auteur de sa foi. Le *clivus Scauri* est le lieu de Rome où l'on prie avec le plus d'émotion pour ceux que saint Grégoire a enfantés à la foi romaine.

Pierre BATIFFOL.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.



## Un prêtre flamand, d'après Félix Timmermans

Si j'avais à parler du *Pallietter* de Timmermans, j'en dirais, certes, beaucoup de bien, mais il me faudrait ajouter quelque réserve au point de vue moral. La sensualité qui, par endroits, affleure un peu trop dans ce roman m'obligerait à mettre une sourdine à l'enthousiasme pour les éclatantes qualités de son auteur.

Aucune arrière-pensée de ce genre ne refroidit mon admiration pour *De Pastoor uit den bloeienden wijngaerd* (1), qui est un délicieux roman, aussi fort que *Pallietter* — d'une force contenue, maîtresse d'elle-même — et plus beau que lui, car le sujet en est beaucoup plus élevé, la pensée plus noble : au charme de la poésie s'ajoute la grandeur surnaturelle de la religion.

Aucune complication d'intrigue. Leontientje est une pure et charmante jeune fille tombée amoureuse d'Isidore qui, grâce à ses belles qualités, ferait pour elle un excellent mari, s'il était un chrétien. Jamais elle n'épousera un homme qui ne partage pas sa foi.

Mais elle ne peut s'empêcher d'aimer Isidore et elle se berce de l'espoir de le convertir. Rudement désapprouvée par son père, elle trouve un soutien dans son oncle curé, un brave homme de prêtre optimiste, qui a bon espoir d'amener Isidore, par la vertu de son apologetique sûre d'elle-même, à recevoir le baptême.

Stimulé par la perspective de se voir écarter, s'il ne se convertit pas, le jeune homme apporte toute sa bonne volonté à étudier la religion, mais il ne parvient pas à refouler ses objections. Le cœur est épris, l'intelligence s'obstine. Trop loyal pour acheter son bonheur au prix d'une hypocrisie, il est bien obligé de mêler à ses effusions d'amour l'affirmation de sa persistante incrédulité.

Devant l'inanité de ses efforts, le bon curé — la mort dans l'âme — se résigne à montrer à sa nièce la nécessité du sacrifice. Vaillamment, mais persuadée qu'elle signe son arrêt de mort, Leontientje, comme une héroïne cornélienne, fera son devoir jusqu'au bout : elle écrit à son amant une lettre de rupture qui ravit de joie son oncle.

Mais le sacrifice a été trop dur. Elle devient malade et meurt, non sans avoir revu Isidore à ses derniers moments et l'avoir stupéfié par son calme et sa joyeuse sérénité devant la mort. Le jeune incrédule comprend enfin la beauté et la force de la foi chrétienne, et il se convertit, conquis par l'héroïsme de la jeune fille et par la sainteté de son trépas.

Sujet émouvant, et même poignant. Dououreux cas de conscience, qui met la passion aux prises avec le devoir.

Cependant, sur cette matière dramatique règne une atmosphère de joie, de paix et de poésie, atmosphère foncièrement chrétienne où le naturel et le surnaturel se fusionnent en une admirable synthèse.

Ce qui contribue à cela, c'est le caractère si humain et si sympathique de ce curé, dont l'âme religieuse et poétique s'élève avec simplicité jusqu'à Dieu par le moyen des beautés de la nature et même des jouissances matérielles de l'existence. C'est vraiment le « curé du vignoble fleuri », grand appréciateur de bons vins, mais qui réussit à allier les délectations de son goût affiné avec ses aspirations mystiques. Si bien que ce qui chez d'autres serait gourmandise et sensualité se spiritualise chez lui et devient presque de la dévotion. Un type, assurément, que ce curé, qui n'a rien de

janséniste ni de puritain, *verus Israelita, in quo dolus non est*, à la fois si terrestre et si surnaturel, mais qui, lui aussi, témoin ému de la sainte mort de sa nièce, fait son examen de conscience et se sent appelé à une conception plus haute et plus parfaite de la vie sacerdotale. Le sacrifice a occupé si peu de place dans sa vie, heureuse et exempte de péché, mais au fond si bourgeoise ! Et il se rappelle avec mélancolie sa ferveur de jeune prêtre montant pour la première fois à l'autel, à qui rien ne paraissait impossible, ni la pauvreté de saint François, ni l'austérité de saint Antoine.

Certes, le brave homme se calomnie, car il est un saint prêtre à sa manière ; son cœur a toujours été brûlant d'amour pour Dieu et pour les hommes, et il a chanté toute sa vie l'hymne de la reconnaissance pour les bienfaits que Dieu a départis au monde. Aussi, combien naturellement s'échappent de sa belle âme, en familière et sublime poésie, les accents de gratitude et d'admiration pour la Providence, quand il a la joie de serrer sur son cœur Isidore, l'enfant prodigue, ramené à la Foi par la voie de la douleur et du sacrifice. Et l'on comprend que le roman se termine par le savoureux tableau du curé présidant aux joyeuses vendanges de sa serre à vignes...

Et tout le cadre du roman est imprégné de foi. C'est l'atmosphère chrétienne du village flamand, l'ambiance de piété populaire façonnée par des siècles de croyance. De même, dans la petite ville flamande (Diest) habitée par Isidore, les pierres mêmes crient la foi des générations qui se sont succédé : en des pages suggestives, Timmermans montre l'incroyant harcelé dans ses doutes par ces continuelles invites de la croyance de tous.

En somme, un délicieux et émouvant roman, bon témoin de la foncière santé religieuse et morale du peuple flamand, un petit chef-d'œuvre où réalité, sentiment, poésie et mystique s'harmonisent en un ensemble, dont tout lecteur appréciera le charme et dont les esprits réfléchis mesureront la profondeur.

Paul HALFLANTS.

## Le centenaire de Jules Verne<sup>(1)</sup>

On pourrait définir l'œuvre de Jules Verne : le XIX<sup>e</sup> siècle vu à travers une imagination. Quelle ne fut pas, en effet, la force qu'avait chez lui cette faculté maîtresse ! On sait que cet homme, qui a promené ses lecteurs sur tous les coins du globe, et même au delà, qui parlait des choses de la marine avec une connaissance et un vocabulaire d'une précision étonnante, était un sédentaire qui n'avait presque pas voyagé.

Il était né à Nantes, le 7 février 1827, de bonne bourgeoisie locale. Sa mère appartenait à une famille noble, les Allote de la Fuye, qui compte encore aujourd'hui un écrivain distingué. Son père était avoué. Le jeune homme fit d'abord ses études au petit séminaire, puis on le destina au barreau ; mais il avait la déman-gaison d'écrire. Il vint à Paris où, n'ayant pas de situation sociale, il entra chez un agent de change ; puis il se mit à fréquenter la bohème littéraire du temps. Songez qu'on était aux environs

(1) Nos lecteurs liront avec plaisir cet article que M. Lucien Dubech a donné à la *Revue Française* et que la grande obligeance de notre ami M. Antoine Redier nous permet de reproduire en Belgique.

(1) En vente à Bruxelles, chez Dewit, 26, 25 fr.



de 1848. Le jeune Verne faisait des vers, qui seraient intégralement oubliés s'il n'avait pas conquis la réputation d'une autre manière. Grâce à sa notoriété, quelques-uns sont venus jusqu'à nous, à titre de pure curiosité; la vérité oblige à déclarer qu'ils sont exécrables. Cependant, il garda jusqu'au bout des illusions et un goût pervers pour la poésie, au point de glisser parfois dans ses livres des petits couplets qui n'ajoutent rien à sa gloire.

Il essaya de faire du théâtre. Comme tous les jeunes provinciaux qui arrivent à Paris, il était tenté par l'éclat de la scène, et puis aussi, il faut bien le dire que, cette fois, c'était une vocation plus sérieuse qui commençait à se dessiner. S'il n'était pas né pour être proprement auteur, du moins la suite de son œuvre atteste qu'il avait reçu à un haut point le don de la péripétie dramatique. Il ne réussit pourtant guère dans cette nouvelle voie, en dépit d'une pièce intitulée *les Pailles rompues*, qui fut jouée dans l'extraordinaire théâtre dont Dumas père venait de devenir le directeur et qui avait reçu le nom de Théâtre Historique. Comme tout ce que touchait Dumas, cette institution eut une carrière hautement fantaisiste. La veille de l'ouverture, à 10 heures du soir, les spectateurs commencèrent déjà à faire la queue, en plein mois de février, et passèrent une nuit d'hiver dehors pour voir jouer *la Reine Margot*, par Mélingue, le lendemain soir à 6 heures. En dépit de cet enthousiasme qui porte suffisamment la marque de 1848, l'entreprise se termina comme tout ce qu'entreprenait Dumas, par une faillite. Ce n'était pas encore de ce côté-là que Verne allait rencontrer la gloire.

\* \* \*

Il dut l'attendre encore douze ou treize ans. Parmi les fantaisistes qu'il fréquentait, il y avait Nadar, qu'il a peint par la suite dans le personnage de Michel Ardan dans *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune*. A cette époque, Nadar rêvait la conquête de l'air, et il s'était déclaré violemment partisan, sans bien savoir pourquoi, du plus lourd que l'air. C'est pour cette raison qu'il entreprit, dans un but de propagande, un voyage aérien avec un ballon qui, bien entendu, était plus léger que l'air, puisque le plus lourd que l'air n'était à ce moment-là qu'une pure imagination. Le *Géant* s'éleva un beau jour, emportant à son bord treize passagers, dont Jules Verne et un nègre. Toutes les précautions étaient prises pour aller atterrir en Sibérie; on avait emporté des provisions pour les treize personnes, nègre compris, en particulier des volailles vivantes dont un coq de bruyère. Seulement, comme il était expressément défendu d'emporter des allumettes, on peut se demander si les passagers avaient l'intention de manger le coq de bruyère tout cru. En vérité, nos bons aïeux de ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle étaient d'aimables extravagants.

Le *Géant* s'éleva majestueusement dans les airs, avec Jules Verne, le nègre et le coq de bruyère, et il alla atterrir à Meaux. On ignore ce que devinrent le nègre et le coq de bruyère. Quant à Jules Verne, ce moyen de locomotion lui inspira un livre qu'il alla porter à l'éditeur Hetzel.

Celui-ci était un honnête Hébreu, qui avait entrepris une mission bien dans l'esprit du temps : il rêvait de faire l'éducation de la jeunesse. Il avait fondé dans cette intention un magazine dont lui-même était, sous le pseudonyme de J.-P. Stahl, le principal collaborateur; mais il ne pouvait tout de même pas éduquer la jeunesse à lui tout seul. Aussi, fut-il ravi quand il reçut le manuscrit de *Cinq semaines en ballon*. Il le publia comme livre d'étrennes, le 1<sup>er</sup> janvier 1863, et ce fut le premier succès de Jules Verne. Celui-ci, fort satisfait, déclara alors à son éditeur qu'il allait entreprendre une série de romans sociaux. Stahl-Hetzel leva les bras au ciel. « Gardez-vous en, lui dit-il; vous

avez trouvé votre veine, ne la quittez pas », et il lui proposa un contrat suffisamment avantageux. Verne eut la sagesse de le signer, et, dès lors, ce contrat résume toute sa vie. Il devait donner deux romans par an, il les donna avec la régularité d'une horloge. Jusqu'au dernier souffle, il resta fidèle à son éditeur. Résultat : quand il mourut, à soixante-seize ans, il laissait quarante-deux volumes de *Voyages Extraordinaires*, qui lui avaient valu une gloire profitable.

Son second ouvrage avait été le *Voyage au centre de la Terre*; le troisième, *les Aventures du capitaine Hatteras*, qui acheva de le lancer en le rendant célèbre dans les pays anglo-saxons.

\* \* \*

En 1871, pour des raisons de famille, il alla s'installer à Amiens, où il habitait un paisible boulevard. On a souvent dit qu'il n'avait jamais voyagé; ce n'est pas tout à fait exact. Aussitôt qu'il commença à gagner de l'argent, il acheta une petite barque à voiles de huit tonneaux, avec laquelle il naviguait dans la baie du Crotoy. Puis, ses ressources grandissant, il remplaça le voilier par un petit vapeur qui s'appelait le *Saint-Michel*, à bord duquel il venait, chaque année, prendre ses vacances. Il aimait beaucoup la mer et n'était jamais malade. En revanche, il était exécrable pêcheur, et il était convenu qu'il était impossible de prendre un poisson à son bord. Il n'alla jamais très loin et se contenta de croisières dans la mer du Nord et dans la Méditerranée. Un jour, il se lança davantage et s'embarqua pour l'Amérique, à bord du fameux *Great Eastern* qui venait de poser le câble transocéanique. Il a laissé la relation romancée de ce voyage dans *Une Ile flottante*.

Son succès, sa popularité ne ralentirent jamais. On peut dire qu'il a été, avec Dumas père, l'auteur le plus lu du XIX<sup>e</sup> siècle. A la fin de ses jours, on le sollicita de poser sa candidature à l'Académie, il déclina l'offre avec une souriante modestie et se contenta d'être conseiller municipal de la ville d'Amiens. Il apporta à ses fonctions le plus grand esprit de régularité. Chargé des théâtres municipaux, on le voyait à toutes les représentations, qu'il suivait invariablement assis dans une loge et le dos tourné.

Ce petit trait n'a l'air de rien, c'est pourtant un de ceux qui révèlent la puissance d'une imagination. Jules Verne écoutait et n'avait pas besoin de voir. Ce qu'il rêvait était infiniment plus beau que ce que les acteurs ou les décors lui eussent montré sur la scène.

Ainsi, toute sa vie, Jules Verne n'eut jamais besoin de voir les choses pour les imaginer. C'est par là qu'il ressembla toute sa vie aux petits enfants; c'est parce qu'il avait l'âme faite comme la leur qu'il a su parler, leur langage et trouver le chemin de leur cœur.

\* \* \*

Il est beaucoup plus difficile d'écrire pour les enfants que pour les hommes, et pourtant, cela n'est guère moins important, puisque c'est en formant l'intelligence des enfants qu'on prépare la raison et la volonté des hommes. On ne louera jamais assez les quelques rares bons auteurs qui méritent d'être appelés les classiques de l'enfance. La Fontaine l'a dit, lui qui a exprimé toutes les vérités essentielles : « Si Peau-d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ». La Fontaine a raison, et les petits enfants aussi.

La plupart des œuvres à l'usage des enfants ont un tort grave : sitôt qu'elles s'efforcent d'être morales, elles deviennent ennuyeuses. Une des grandes vertus de Jules Verne est qu'il n'ennuie jamais. Rien que par là, il mériterait de rester, parce qu'il a su écrire



*ad usum delphinarum*. Ce n'est pas assurément un grand écrivain, et il n'y a jamais prétendu. Du moins, pour les enfants, ce sera presque sur tous les points un guide et un modèle très sûrs.

D'abord, il écrit avec la parfaite correction d'un homme qui savait sa langue. Sous ce rapport, il est de bien loin supérieur à la plupart des jeunes écrivains qui ont une réputation aujourd'hui. Par exemple, il accorde les passés antérieurs et les subjonctifs avec cette aisance ingénue que ne conservent plus guère que les très vieux paysans, et qu'il ne faut certainement plus demander aux écrivains de la génération des moins de trente ans.

Cette correction simple et suffisamment élégante n'est pas le seul mérite de son style. Il décrit très bien, sans retouches, sans se reprendre, comme on est obligé de faire dans l'aquarelle ou dans l'eau-forte. Par là, il conserve une des bonnes traditions de la langue française et il s'oppose radicalement à une erreur qui était à la mode en son temps. On ne risque rien à cet égard quand on le met dans les mains des enfants : ce n'est ni un artiste ni un maître, c'est un très bon professeur de style.

C'est quelque chose de bien mieux : c'est un très bon professeur pour le caractère. Il est assez surprenant qu'on ne s'en soit jamais aperçu, ou même qu'on l'ait parfois méconnu. On lui a reproché précisément l'uniformité du caractère de ses héros. Ils portent, en effet, un trait de caractère en commun : tous ont du caractère. C'est une des vertus par laquelle, il agit le plus fortement sur l'esprit et le cœur des enfants. Il les introduit dans une humanité de héros, non pas des héros bandés comme les surhommes de Corneille, mais des héros à la mesure d'une charmante et noble humanité.

Comme l'a récemment écrit un de ses plus intelligents apologistes, si tous avaient été coulés dans le même moule, ou de fiers-à-bras irrésistibles ou de traîtres ténébreux, les enfants, qui s'en laissent moins conter que les hommes, n'eussent pas pris tant de goût à les suivre au cours de leurs aventures, en dépit de tous les agréments du fantasmagorique.

Parti avec ces deux qualités de fond un bon style qu'il devait à l'éducation d'un temps où l'on savait encore le français, et une force d'invention dans les caractères qui était une des marques de son talent, Jules Verne fut aiguillé par une des idées à la mode — on dirait dans l'argot d'aujourd'hui par un des bobards — de son siècle.

Après 1848, en plein règne de principes démocratiques, laïques et vaguement presbytériens, il fallait que la littérature sous toutes ses formes fût instructive. Ce n'était pas assez d'amuser les petits enfants, il fallait que leur plaisir leur profitât. Que dis-je ? Un enfant, surtout, ne doit pas lire pour s'amuser. Les circonstances firent que Jules Verne se trouva embauché par une de ces maisons qui se chargeaient de propager la bonne parole sous la direction du rationaliste Hetzel. Il fallait que toutes les sciences y passassent tour à tour, depuis la géographie et la géologie jusqu'à la paléontologie dans *le Voyage au centre de la Terre*, l'astronomie dans *De la Terre à la Lune et Autour de la Lune*, l'histoire naturelle et l'océanographie dans *Vingt mille lieues sous les Mers*.

\* \* \*

Autre point capital sur lequel Jules Verne partage les passions de son temps : il a mis dans ses livres tous les rêves qui hantaient les esprits aventureux vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

D'abord la soif d'explorer les parties encore ignorées de notre domaine. Il venait au plein de l'âge héroïque des grandes découvertes. C'était le temps où de larges parts des continents étaient encore représentées sur les cartes par les parties blanches réservées aux terres inconnues. Tout le centre africain était encore la terre

des ténèbres. C'est au-dessus de ce mystérieux continent noir que Verne lance les héros de son premier roman d'aventures, *Cinq semaines en ballon*. Par la suite, il promena ses lecteurs partout où subsistait l'inconnu à percer : dans la pampa américaine, dans le steppe australien, dans les jungles de l'Inde, dans les îlots ignorés, dans l'immense empire de Chine alors qu'il était encore fermé aux voyageurs. Il conduisit le capitaine Hatteras à la découverte du Pôle Nord et le capitaine Nemo à la découverte du Pôle Sud ; il ne laisse jamais passer une occasion d'évoquer les grands voyages, comme dans *les Enfants du capitaine Grant*, où, grâce à l'ingénieux subterfuge d'un pari, il fait débrouiller par le savant Paganel toute l'histoire de la découverte du continent australien. Lui-même écrivit deux gros volumes sur l'histoire des grands voyages. Il est curieux de remarquer que cette histoire de voyages réels est restée fort ignorée, alors qu'au contraire ceux qu'il appelait les Voyages Extraordinaires ont connu un inépuisable succès.

C'est que, dans ses voyages extraordinaires, Verne ne se contentait pas de mener ses héros à la découverte d'une terre vierge ; son imagination s'élançait bien plus haut. Ses voyageurs utilisaient dans la plupart des cas des moyens de locomotion inédits. Par là, il touchait l'esprit des hommes au moment précis où celui-ci était passionnément emporté par le vertige scientifique. Toutes ces conquêtes que l'humanité ne faisait encore que souhaiter, il n'y avait que quelques chimériques qui en rêvaient sans les articuler formellement. Verne réalisait un étonnant tour de force en les vulgarisant avant qu'elles eussent existé. C'est ainsi qu'il évoque à l'avance les ballons dirigeables dans *Cinq semaines en ballon* ; l'appareil d'aviation plus lourd que l'air dans *Robur le Conquérant* ; la navigation sous-marine dans *Vingt mille lieues sous les Mers*. Il prévoit l'emploi du photo-téléphone, c'est-à-dire de l'instrument qui permet de voir et d'entendre à distance, dans la *Journée d'un Journaliste américain*. L'intrigue du *Château des Carpathes* est fondée sur l'emploi du microphone et du cinématographe, tandis que dans la *Maison à Vapeur*, il imaginait une extraordinaire combinaison du tank, de l'autochenille et du train Renard.

Toutes ses inventions n'étaient alors que des rêves, toutes sont devenues depuis lors des réalités. Sans doute, toutes ne se sont pas réalisées exactement comme l'avait prévu Jules Verne. Est-ce parce qu'il les a rêvées qu'elles sont devenues réalités ? Il n'est pas douteux qu'il faille répondre en partie affirmativement, et qu'il y ait aidé d'une façon indirecte, sans doute impossible à calculer, et qu'on pressent très forte. C'est parce qu'il a jeté ces idées dans la circulation que beaucoup d'autres hommes les ont trouvées autour d'eux et y ont beaucoup pensé. On a remarqué à quel point les premiers sous-marins fabriqués par Goubet ou par Gustave Zédé avaient été influencés par la description du *Nautilus*. Un savant comme Joseph Bertrand tenait en très haute estime les raisonnements scientifiques sur lesquels Jules Verne fondait ses anticipations. Le moins qu'on puisse dire est qu'il y eut chez ce grand imaginaire, à côté d'une fine bonhomie, d'admirables parties de visionnaire.

Il est significatif que la plupart de ces inventions se soient réalisées. A l'inverse des rêveries des imaginatifs anglo-saxons comme Wells, qui sont complètement hors du réel, le Français s'est montré une fois de plus l'esprit pratique et le réalisateur ; il a même prévu dans les *Cinq cent millions de la Béguine* l'emploi que les Allemands feraient un jour de l'artillerie à longue portée.

\* \* \*

Le troisième ordre d'idées dans lequel Jules Verne reflète l'opinion de son siècle est celui de la politique. Et c'est sur ce point qu'on



doit faire porter la plus sérieuse des critiques. Critique qui, à vrai dire, dépasse de loin Jules Verne. Il n'a été que l'écho fidèle des opinions qui avaient cours en son temps. Il faut à la fois l'en excuser et l'en blâmer. Il suivit les folies de son temps, mais il était en désaccord avec ses origines.

Il est, en effet, aisé de repérer les sources de Jules Verne. Son imagination a été certainement déclanchée par celle d'Edgard Poe. *Le Docteur Ox*, un de ses premiers contes, a été inspiré par *Le Diable dans le Beffroi*. Le quatre-vingt-unième jour du *Tour du Monde* vient de *La Semaine des trois dimanches*; *Cinq semaines en ballon* est sorti de *La Traversée de l'Atlantique en ballon*; *Le capitaine Hatteras* n'est déjà qu'une transposition des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, pour lesquelles Verne avait une telle dilection qu'il leur a ouvertement donné une suite dans *Le Sphinx des Glaces*.

Tous les romans qui ont pour trame un cryptogramme — et Dieu sait qu'ils sont nombreux dans Verne — *Mathias Sandorf*, *La Jangada*, *Les Enfants du capitaine Grant*, *Le Voyage au centre de la Terre*, *Le Testament d'un excentrique*, *Maître Antifer*, viennent tous du fameux document chiffré du *Scarabée d'Or*, dont on peut dire d'ailleurs qu'il a été le point de départ de toute la littérature d'extrême imagination du dix-neuvième siècle.

Or, Edgard Poe lui-même, Anglais et non pas Américain, qui possédait à fond la culture européenne du dix-huitième siècle, a ses sources dans les conteurs français, et spécialement dans Voltaire : *Zadig*, *La Princesse de Babylone*, *Macromégas* ou *Candide*. Il est frappant de remarquer que les héros de prédilection chez Poe sont des Français. Lui qui n'était jamais venu à Paris, il en recompose le décor par l'imagination dans *La Lettre volée*, dans *l'Assassinat de la rue Morgue*. Or, en France, presque à la même époque, à l'inverse, pour le Français Jules Verne, tous les héros de prédilection vont être des Anglo-Saxons. Ces maîtres de l'inconnu et ces princes de la volonté seront à la rigueur russe comme Michel Strogoff, hongrois comme Mathias Sandorf, ou indien comme le capitaine Nemo, ils seront une fois canadien français dans *Famille sans nom*, ils ne sont jamais français de pure race. Quand Jules Verne introduit un Français dans ses œuvres, il fera figure de plaisant, de fantaisiste ou de valet de comédie. Ce sera Alcide Jolivet dans *Michel Strogoff*, Passe-Partout dans *Le Tour du Monde en 80 jours*, Michel Ardan dans *De la Terre à la Lune*, qui télégraphie soudain aux Américains sans en penser plus long : « Modifiez forme du projectile, partirez dedans ». C'est ainsi qu'on concevait le caractère français vers la seconde moitié du siècle passé.

On saisit ainsi à travers les types de Jules Verne la façon dont les Français concevaient les tempéraments nationaux au sortir du romantisme. L'Américain est né comptable et organisateur. Il a le génie des grandes entreprises, parfois même un peu démesurées, comme lorsque les membres du *Gun Club* de Baltimore ont l'idée de fabriquer le plus grand canon du monde afin d'envoyer un boulet dans la lune. L'Américain de Jules Verne est grave, généreux, religieux et antiesclavagiste. L'ingénieur Cyrus Smith, dans *L'Île mystérieuse*, résume toutes les perfections du savant et de l'homme d'action moderne, capable de faire surgir une civilisation par ses connaissances et son initiative intelligente sur le rocher désert où il a été jeté à l'abandon.

Les Anglais, non moins graves, sont orgueilleux et profondément nationalistes. Un Français dit devant le capitaine Hatteras : « Si je n'étais Français, je voudrais être Anglais ». — « Moi, Monsieur, répond gravement Hatteras, si je n'étais Anglais, je voudrais être Anglais. »

L'Allemand est savant et sentimental, ou plutôt Jules Verne le voyait sous ces aspects au temps où il écrivait. *Le Voyage au centre de la Terre*. Les Français sont improvisateurs, généreux et débraillés. Ils ont les plus vives et les plus charmantes qualités, mais sur un vieux fond de bohème invétérée. Le nom même qu'il leur choisit

est significatif. Le Français, chez Jules Verne, s'appelle Brillant, Ardan, Passe-Partout, Jolivet, Bombarnac ou Dardentor. S'il choisit une profession, c'est la moins fixe de toutes, celle de journaliste. Ou bien acrobate ambulante. S'il est savant, il sera incurablement distrait, au point d'apprendre l'espagnol dans un ouvrage portugais, comme le naturaliste Paganel. S'il a du génie, il sera fou, comme l'ingénieur de *Face au Drapeau*. Encore cet ouvrage est-il de la dernière période de la vie de Jules Verne, au temps où la guerre de 1870 l'avait amené à réfléchir.

En principe, il partage tous les préjugés de son temps. Il professe contre les tyrans la haine farouche d'un homme qui avait eu vingt-et-un ans en 1848. Alors que ses Anglo-Saxons, Américains ou surtout Anglais, ne songent qu'à la grandeur de leur nation, le Français du dix-neuvième siècle est de cœur avec toutes les nations opprimées. Le capitaine Nemo se constitue leur champion sous-marin. Il a emporté dans sa solitude le portrait de ses héros familiers : Kosciuszko, le héros national de la Pologne; Botzaris, celui de la Grèce; O'Connell, celui de l'Irlande; Washington, celui de l'Amérique; Manin, celui de l'Italie; plus Abraham Lincoln et l'anti-esclavagiste John Brown : pas un Français. La capitaine Nemo fait parvenir des millions en lingots d'or aux insurgés grecs en lutte contre les Turcs. Sa sympathie ne s'arrête pas seulement aux nations opprimées, elle s'étend jusqu'aux races animales. Il interdit qu'on assassine inutilement les baleines. Ce serait un louable sentiment si, par la bouche du commandant du *Nautilus*, Jules Verne n'affirmait que les baleines sont « des êtres inoffensifs et bons ». La bonté de la baleine, il fallait un homme du dix-neuvième siècle pour inventer celle-là.

\* \* \*

Il n'y a pas dans l'œuvre de Jules Verne de figure plus caractéristique que celle de ce capitaine Nemo. On se rappelle que celui-ci est un prince indien dont toute la famille a été égorgée à Cawnpore, lors de la révolte des Cipayes, et qui s'institue avec une sombre misanthropie le vengeur de toutes les nationalités. Seulement, en ce temps-là, aux yeux d'un Français comme Jules Verne, la nation oppressive, ce n'était pas la bonne Allemagne qui ramassait en silence ses armes sous les fleurs bleues, c'était la libérale Angleterre. On peut dire que Jules Verne n'aimait pas les Anglais, mais comme il les admirait! C'est toujours à eux qu'il fait la part la plus large et la plus belle. Le savant Paganel rit du petit Australien à qui ses maîtres ont appris que le continent entier est anglais : ainsi Jules Verne mesure l'existence et les effets de ce magnifique orgueil national, mais il est curieux de remarquer qu'il reste indifférent et sans réaction en présence d'un sentiment aussi fort et aussi important. Les Français du dix-neuvième siècle se laissent dépoiler de leur primauté et de leur héritage sans l'ombre d'un regret, et ils pensaient s'être vengés quand ils avaient répondu par un mot d'esprit.

Il y a, à cet égard, un ouvrage tout à fait caractéristique : c'est *Deux ans de vacances*. On y voit une troupe d'enfants, composée en majorité d'Anglais et d'Américains, et de deux jeunes Français. Il leur arrive des aventures étonnantes, au cours desquelles on voit des garçons de treize ans massacrer des pirates, traverser des rivières à la nage avec leurs bottes, attaquer des jaguars au couteau et les tuer d'un seul coup, tandis que leurs chiens retrouvent la piste de naufragés morts depuis vingt ans. Ici repaît la manie constituante des hommes du dix-neuvième siècle. Au début, la nécessité contraint ces enfants à reconnaître un commandement unique. La première autorité qui s'impose est celle du jeune Français Brillant, parce qu'il est plus débrouillard et plus intelligent que les Anglo-Saxons. Seulement, au bout d'un certain temps, ceux-ci réclament le pouvoir et exigent une Constitution. Le jeune



Français Brillant abandonne immédiatement le gouvernement, et fait harakiri sur l'autel de ce Locarno enfantin. En vrai fils du dix-neuvième siècle, ils ont recours à l'élection, mais l'ambitieux Anglais Doniphan fait stipuler que le pouvoir n'est attribué que pour un an. Il en résulte spontanément tous les maux du régime électif, qui se mettent à couler comme l'eau de la source : compétitions, création de partis, luttes, anarchie; finalement, péril et mouvement séparatistes. On a donné le pouvoir au grave Américain Gordon. L'Anglais Doniphan ne peut le supporter et les Anglais le suivent dans sa retraite. Immédiatement, savez-vous quelle est leur première occupation? Ils montent sur le plus haut sommet de l'île et là, ils déploient le pavillon britannique en signe de possession. L'Américain Gordon est vivement choqué d'un pareil procédé; mais le Français Brillant répond : « Bah, cela n'a aucune importance; parce que, voyez-vous, je serais bien étonné si l'île ne leur appartenait pas déjà ».

C'est le même ton de plaisanterie lugubre que l'affreux mot de Voltaire sur les quelques arpents de neige du Canada. Seulement, en 1870, comme tant d'autres Français de son âge, Jules Verne se réveille brusquement en face de l'Allemagne. Il avait du cœur et il était capable de comprendre. Il écrivit un admirable symbole : *Les cinq cents millions de la Bégum*. Une princesse indienne meurt en laissant un héritage fabuleux, par parts égales, à un Français et à un Allemand.

Le Français emploie ses cinq cent millions à créer une ville idéale, où tous les citoyens seront libres sur une terre neuve. L'Allemand, sans autre raison que son génie allemand, vient s'installer à proximité et, en face de la ville idéale, il élève une ville de fer, une usine métallurgique immense et close, où il construit dans le secret un canon gigantesque dont un seul coup suffira pour anéantir la ville française. Ce jour-là, le regard du visionnaire Jules Verne est allé loin.

Puis, par la suite, dans les dernières années de sa carrière, il écrivit *Face au drapeau*, étonnant mélange du sentiment idéaliste et du sentiment national, où l'on voit un ingénieur français, rebuté par son gouvernement, devenir fou, mettre son secret au service d'un chef de pirates et, au dernier moment, préférer se faire sauter que de détruire les vaisseaux de guerre envoyés contre lui, parce qu'à la poupe il a vu se déployer le pavillon français.

\* \* \*

Nous avons dit que la plupart des rêves de Jules Verne avaient été réalisés. Le curieux est que, ces inventions, Jules Verne les attribue par avance à des étrangers, alors que, dans la réalité, ce sont des Français qui les ont faites. C'est la France qui a construit les premiers appareils sous-marins, avec Goubet et Zédé; les premiers dirigeables avec Renard et Krebs; les moteurs d'automobiles avec Lenoir et Forest; le premier appareil plus lourd que l'air qui ait quitté le sol a été celui d'Ader, et si l'apport des frères Wright a été capital, on peut dire que la France a été le berceau de l'aviation. Wilbur Wright lui-même est venu exécuter son premier vol public au camp d'Auvour. Ici encore, comme partout, le Français du dix-neuvième siècle a vu trop petit pour les hommes de sa race. Ce n'est pas impunément qu'on a eu vingt ans en 1848, et qu'on est enfant du siècle où les Français ne s'aimaient pas.

LUCIEN DUBECH.

## Les Primaires vus par René Benjamin

« La plus grande misère de l'homme c'est, j'en suis sûr, de perdre le fil d'une pensée simple. De la complication, qui est maudite, naissent les erreurs et tous les doutes; et quand je fuis le monde ou les livres, lorsque seul je vais par les champs, c'est pour retrouver la santé des choses et des bêtes, qui vivent tout uniment dans l'ordre naturel. Les minutes poétiques au cours d'une vie sont celles où d'un bond, laissant le fatras des connaissances nous rejoignons, émerveillés, des notions éternelles, pure et claires, dont nous savons qu'elles ravissaient nos cœurs d'enfants. »

Ainsi M. René Benjamin se révèle à nous dès la première page de son livre *Aliborons et Démagogues*, où plutôt il se rappelle à nous. C'est déjà le goût des pensées simples, du naturel et de la poésie qui lui a inspiré d'écrire les *Justices de Paix*, le *Palais et ses Gens de Justice*, la *Farce de la Sorbonne et Valentine*. La politique, le haut enseignement et les tribunaux offensaient trop son goût. Il s'est vengé en raillant leurs cuistreries et leurs bassesses. Aujourd'hui, c'est des instituteurs, des instituteurs laïques et syndiqués qu'il se moque. Il faut bien avouer que ce sont de vilains bonshommes et qui outragent à peu près tout ce qu'un bon Français doit aimer et vénérer.

Benjamin les a vus, peut-on dire, à l'œuvre. Il a assisté à leur Congrès de Strasbourg. Il a écouté leurs chefs; il a entendu les applaudissements et les rires de l'assemblée; il a surpris dans les brasseries les propos de ces primaires forcenés. Il les a trouvés idiots et il l'a écrit. Cela lui a valu de féroces inimitiés. Si féroces, qu'un soir, à Saint-Etienne, comme il devait donner une conférence sur Alphonse Daudet, on voulut lui interdire de parler; la racaille communiste descendit dans la rue, se rendit maître de la rue et assassina un brave homme qui se disposait à aller entendre la conférence. Cette tragique histoire est presque symbolique. Elle juge le régime scolaire de la France.

Il y a quelques mois, un journaliste radical, mais patriote, M. Edmond Dumesnil, justifiait, dans le *Rappel* de Paris, le monopole de l'enseignement, en affirmant que c'était le seul moyen de préparer la bonne entente de tous les Français. Formés par un maître commun, — l'Etat, — les citoyens ne risquent pas disait-il, de se dresser les uns contre les autres dans des luttes fratricides. M. Dumesnil oubliait malheureusement de condamner les partis et le régime des partis qui défait ce que l'école officielle est appelée à faire. Les petits écoliers ont beau recevoir des leçons de concorde, ils seront, à l'âge de l'élection, irrémédiablement voués à la discorde.

Comment sortir de cette contradiction? En unifiant davantage les jeunes Français, en les disciplinant plus vigoureusement, en leur apprenant à mieux accepter le *Credo* que l'Etat impose.

C'est bien ce qu'avait voulu Jules Ferry quand il détruisit la liberté de l'enseignement instituée par la loi Falloux. Ferry retira aux religieux le droit d'enseigner. Il déclara, comme l'écrivait récemment M. Daniel Halévy, une guerre civile qui dure encore. Et M. Halévy d'ajouter : « Il allait de ville en ville, parlant, supportant autour de lui des bandes qui insultaient les religieux, leur couraient sus; il procéda par la force aux fermetures, aux expulsions. Cette atmosphère de haine, il pensait en avoir besoin pour fonder son école, l'école de Quinet, celle qui devait rationaliser, déchristianiser la France; il suivait une idée de sectaire. Et il réussit à détruire cette sorte d'accord, de piété nationale,



que les désastres de 1870 avaient produite, qui durait encore. Il désorganisa profondément l'âme de la France. »

Nous voyons bien aujourd'hui que son œuvre continue. La soirée sanglante de Saint-Etienne nous en apporte un douloureux témoignage.

Naturellement, il ne se serait rien passé si M. René Benjamin s'était tu ou seulement s'il avait parlé moins fort. On le lui a assez dit. Les libéraux, les modérés, les pleutres lui ont reproché d'avoir écrit une satire, plutôt que de raisonner avec l'adversaire et, qui sait? de courir la chance de le gagner peut-être par la justesse du raisonnement. Vous voyez cela? M. Benjamin par une discussion paisible, convertissant les 70,000 instituteurs cégétistes qui prêchent la révolution sociale et faisant de même avec les 15,000 instituteurs communistes qui sont aux ordres de Moscou. M. Benjamin a certes beaucoup de talent, voire de la séduction mais nous ne pensons pas que cette séduction et ce talent où il entre tant de naturel et de fantaisie soient bien capables de toucher des primaires que gonflent la cuistrerie et le plus obtus des rationalismes. Aussi bien leur formation, leurs préjugés, leur orgueil et leurs intérêts, tout les dévoue à servir aveuglément l'Etat qui leur a confié la mission de former des électeurs.

A quoi, dès lors, a pu servir la véhémence de M. Benjamin? Pourquoi ne l'avouerions-nous pas? A nous enchanter d'abord, à nous ravir, à nous rendre un peu, dans ce temps morose où seuls dominant des gens graves et solennels, quelque chose du rire de Rabelais et de Molière. Que voulez-vous? C'est une tradition assez vénérable qui permet aux écrivains d'observer les sots, de les peindre et de ne pas les prendre au sérieux. Cela nous donne

du plaisir, à nous, pauvres hommes, et cela nous aide à nous garder de leur sottise.

Mais la véhémence de M. Benjamin a rendu un bien autre service. Elle a averti les Français affairés, distraits ou nonchalants du danger qui les menace. (Quelques Belges aussi, et puisse M. Vauthier avoir lu *Aliborons et Démagogues!*) Vous pensez bien que la modération du *Temps* ou du *Journal des Débats* aurait aggravé leur torpeur. Il fallait frapper fort, appeler par leurs noms ces idiots malfaisants, illustrer par des formules sonores et par des images saisissantes cette pédagogie servilement tournée vers les profits électoraux et qui nie tout ensemble la religion, la famille et la patrie. C'est ce que M. Benjamin a fait. Vous lirez comment. Vous verrez les vivants portraits de ses victimes et les rapides, les substantielles analyses de leurs doctrines.

Vous verrez surtout René Benjamin. Vous connaîtrez le secret de cette âme qui paraît à beaucoup trop dure, trop tendue, et qu'un rien attendrit, les « yeux de lumière » d'une petite fille, un visage de vieille femme quand la droiture de sa race s'y trouve inscrite et qu'il peut dire : « Pour qu'elle puisse être ainsi, il y a sûrement cinq cents ans que dans sa famille les femmes se conduisent bien », le charme du naturel si humble qu'il soit et la simplicité du bon sens. Et vous bénirez l'écrivain qui vous repose de la bassesse des spectacles que la vie sociale nous offre, par des poèmes où il fait tantôt chanter la Touraine, tantôt la cathédrale de Strasbourg et toujours parler son cœur.

Jean VALSCHAERTS.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Une cause belge de béatification.

A la gloire de l'Eglise et de la Belgique, à l'honneur de l'Institut des Frères de Saint Jean-Baptiste de la Salle et de l'enseignement libre, il se prépare un grand événement: la béatification du *F. Mutien-Marie* de Malonne, ardemment désirée pour l'échéance de 1930, par l'immense clientèle de ce puissant serviteur de Dieu.

Un petit frère sur les autels, un petit frère belge, un petit frère professeur de dessin et d'harmonium à Saint-Berthuin, un petit frère de cet Institut que la Loge jadis à tant poursuivi de sa haine, mais que les enfants de l'Eglise entourent unanimement de leur vénération et de leur reconnaissance, un petit frère qui incarne l'Ecole catholique: n'est-ce pas un motif de joie religieuse et nationale? N'est-ce pas une espérance qu'il faut saluer avec enthousiasme et dont il faut demander au ciel la prompte réalisation?

La Belgique n'est pas gâtée sur ce chapitre. De la multitude des saints qui furent nos apôtres et dont le culte est reconnu par Rome, pas un seul n'est inscrit au calendrier de l'Eglise universelle, et il se fait maintenant un vigoureux effort, il s'organise un plébiscite épiscopal, si j'ose dire, pour obtenir l'extension à tout l'univers chrétien de la fête de sainte Julienne de Cornillon, la promotrice de la Fête-Dieu. Seul, saint Jean Berchmans a obtenu les honneurs réguliers de la canonisation. Plusieurs causes préparées par les curies diocésaines n'ont pas fait encore le pas

décisif. Mais voici que la bure franciscaine de Valentin Paquay va rayonner de gloire, sa béatification est escomptée pour l'année prochaine qui verra, dit-on, resplendir au firmament de l'Eglise une constellation de Bienheureux.

Le C. F. Mutien cédera le pas, sans doute, avec son humilité bien connue, à un confrère de France dont la cause triompherait avant la sienne, mais nous ne pouvons nous interdire l'espoir que la grande Commémoration de 1930 recevra du saint du Landoir l'une de ses plus belles parures.

Toute sa vie religieuse exhalait le parfum de la sainteté, tous ceux qui le connurent lui ont trouvé la marque de la vertu héroïque, l'estampille de l'Esprit, il est mort en odeur de sainteté au cours de la guerre, le 30 janvier 1917. Sa tombe dans l'enclos, accessible au public, qui sépare l'église de la tour, est visitée par un flot incessant de pèlerins de toutes les classes de la société, de beaucoup d'enfants favorisés par leur fidèle ami; d'innombrables faveurs, guérisons, conversions, ont été accordées par son suffrage, on en peut lire une relation émouvante à la fin de sa *Vie*, écrite avec autant de cœur que de talent par le C. F. Mélage.

Le procès informatif sur la réputation de sainteté, le procès de non-culte et le procès pour la recherche des écrits du Serviteur de Dieu, institués par le tribunal ecclésiastique de Namur, sont clôturés depuis 1926 et le volume manuscrit de 1,291 pages contenant la copie des actes de toute cette procédure, a été remis dès lors à la Sacrée Congrégation des Rites par le vice-postulateur.

Les anciens élèves des Frères, — ils sont une multitude à tous les échelons de la société — ne se tiennent pas de joie, à la pensée de voir un « ignorantin » auréolé par l'Eglise, un « ignorantin » qui fut



en possession de la plus haute des sciences, celle qui fait les saints. Avec une légitime impatience ils souhaitent qu'en faveur de cette petite fleur d'humilité éclosse au jardin de Jean-Baptiste de la Salle, en faveur de cette délicieuse petite âme qui rivalisa dans l'enfance spirituelle avec la petite Thérèse de Lisieux, Rome encore une fois démente sa réputation de traditionnelle lenteur. Reine, elle sait imposer aux plus grands de longs retardements; mère, elle a pour choyer les petits de surprenantes attentions et d'ineffables caresses.

Ils ont bien mérité un tour de grâce ces bons religieux instituteurs qui depuis bientôt un siècle se dévouent aux enfants du peuple. Elle l'a bien mérité, cette Belgique qui est la terre classique de la liberté de l'enseignement mise au service de l'école chrétienne. Ils l'ont bien mérité ces deux diocèses belges, débordant de vitalité religieuse, de Hainaut, où naquit Louis-Joseph Viaux, le futur F. Mutien, en 1841, au bourg de Mellet, et de Namur, où il passa la plus grande partie de son existence.

\* \* \*

Dans la galerie des saints, le F. Mutien-Marie sera une figure originale. Il réunit la régularité d'un Jean Berchmans à la suavité du Poverello. Rigidité héroïque toute détrempée d'amour, avec la passion de se dérober à l'attention des hommes pour n'être vu que de Dieu seul. Une âme contemplative au sein des occupations du professorat.

C'est à quinze ans qu'il abandonne le foyer paternel, en brisant son cœur si tendre, pour se rendre à l'appel de Dieu. Il sera petit frère, avec le rabat blanc, la robe droite aux agrafes de fer, le manteau aux ailes flottantes. Il sera le jouet de l'obéissance; et à ce jeu d'amour il gagnera le paradis. Comme Thérèse de Lisieux, il sera la petite balle dont s'amusera la raquette de Jésus et la petite balle bondira jusqu'aux cieux.

Après un an à Chimay, un an à Bruxelles, rue des Alexiens, il s'en vint en 1859 à Malonne où s'écoulera toute sa vie. C'est là, dans le val solitaire qu'arrose le Landave à l'ombre des cloîtres de l'abbaye millénaire de St-Berthuin, où le chanoine de Montpellier, futur évêque de Liège, installa, en 1841, la première Ecole normale de Belgique, créée en 1836 à Namur — saluez profondément Messieurs les statolâtres — c'est là que se blottira sous l'aile de la Providence jusqu'à la fin de ses jours, le doux F. Mutien-Marie. A peine arrivé, il s'en fallut de bien peu que le grave sanhédrin des conseillers ne lui fit reprendre le chemin de son village. Chargé de la septième, il échoua lamentablement, livré à l'inconsciente cruauté de la gent écolière qui avait flairé en lui une proie à dévorer. Quelle leçon pour ces austères pédagogues, trop prompts à préjuger de l'avenir qui est un livre fermé! Il s'en est fallu de cela et l'Institut des Frères en Belgique allait perdre le Saint que la Providence lui destinait. L'homme de la Providence, heureusement, se rencontra, le F. Maxentis, architecte, qui sauva le jeune Frère en le réclamant pour lui.

Dans ses mains fortes et tendres, F. Mutien fut une cire molle qui se laissa façonner à la guise du maître reconnu par le disciple fondé de pouvoirs de la Trinité.

L'obéissance du jeune religieux rappelle celle des Pères du désert et des anciens moines. F. Maxentis lui aurait ordonné de se jeter dans la Meuse pour sauver un noyé, il aurait obéi sur l'heure, il aurait marché sur les eaux ou s'y serait englouti, peu importe, il aurait obéi. Maître raté de septième, il n'avait aucune aptitude spéciale ni pour le dessin ni pour la musique instrumentale, mais devant les commandements impérieux de son dresseur : « tu seras musicien, tu joueras de l'harmonium et du saxophone, et du baryton, et du tuba; tu seras flûtiste, tu

apprendras l'orgue; tu seras dessinateur, tu manieras le crayon, l'équerre, le pinceau, tu feras des paysages », à cette litanie d'injonctions, le F. Mutien n'eut qu'une réponse : « Amen! Amen! »

Et, par la vertu magique de l'obéissance, il fut non pas artiste, lauréat d'expositions, mais dessinateur et musicien, professeur d'harmonium et de dessin, excellent professeur, effacé dans l'obscurité de sa tâche, armé d'une patience invincible, tournant dans le même cercle de ses monotones occupations pendant l'espace de cinquante-quatre ans, refaisant chaque jour les mêmes gestes, à la même heure, plus régulier qu'une horloge astronomique; régulateur des montres par sa ponctualité; painant sans relâche; mettant toute sa conscience dans chaque détail de son œuvre, dissimulant l'effort soutenu, vaillant, redoublé, sous un bon sourire. Il ne songea pas un instant de sa carrière à l'ambition, au succès personnel; il ne tendit qu'à un but : la glorification de Dieu par l'enseignement chrétien.

Chaque jour, pendant cinquante-quatre ans, se pencher sur la planche du jeune dessinateur ou sur le clavier du jeune pianiste pour les rompre à l'art et au mécanisme technique : quotidienne immolation insoupçonnée de l'élève, doux spectacle offert aux anges de Dieu.

Cette vie qui fut brûlée à petit feu dans la flamme de l'holocauste, qui fut une continue et incessante crucifixion de l'amour-propre dans l'accomplissement de tâches ingrates, opposées aux goûts naturels, surchargées des corvées les plus pénibles, cette vie ne s'expliquerait pas, ne livrerait pas son secret, si elle n'avait été une prière continue. Les enfants, qui ont l'intuition psychologique plus avvertie que celle des philosophes, l'avaient appelé : le *Frère qui prie toujours*, et de fait, la prière fut sa respiration; les *Ave* ne cessèrent de fleurir sur ses lèvres, les cinquante mille visites au Saint-Sacrement qu'il a faites au cours de sa carrière furent toujours d'émouvantes adorations, parfois des extases, le chapellet fut son inséparable compagnon, et comme on a résumé la vie d'un célèbre convertisseur d'âmes par cette épitaphe : « Il naquit, il confessa, puis il mourut. », le F. Mélage propose de ramasser celle du F. Mutien dans celle-ci : « Il naquit, il pria, puis il mourut. »

\* \* \*

On sait que le législateur des Frères des Ecoles chrétiennes les a munis d'une Règle, apparemment tâtilonne et minutieuse, en réalité parfaitement adaptée à la condition des Frères, à leur genre d'occupations, à leur formation intellectuelle et morale. Cette Règle enveloppe le religieux dans le réseau d'une foule de menues observances, ne laissant aucun jeu à la fantaisie, n'abandonnant rien au hasard ou à la liberté des appréciations. Il a toujours paru que remplir cette multitude de prescriptions sans déroger à aucune pendant une durée considérable était un prodige dépassant les forces moyennes. Porter ce joug sans un instant de relâche, garder ce cilice aux mille aiguillons sans le déposer un instant et se ceindre de cette chaîne sans jamais défaire un maillon : c'est, de l'avis commun, une impossibilité morale.

Or, c'est la merveille qui s'est réalisée chez le F. Mutien. Ce n'est pas assez dire qu'il fut l'incarnation de la Règle, qu'on aurait pu, si un incendie avait consumé les Constitutions, les refaire, sans perdre un seul article, en photographiant l'existence du F. Mutien; il faut aller plus loin et déclarer que la Règle et lui ne faisaient qu'un, il était la Règle vivante. Maintes fois, il fut mis à l'épreuve, on organisa autour de lui une police inquisitoriale et épilucheuse, on le *fila* du matin au soir, en se distribuant les rôles, on braqua sur lui les yeux les plus perçants des plus adroits limiers, on lui dressa même quelques pièges ou du moins des surprises se rencontrèrent qui pouvaient le déconcerter : toutes ces



surveillances et ces enquêtes convergèrent vers la même conclusion : pas moyen de la prendre en défaut, il est modelé, calqué sur la Règle, il est la Règle. Comme un jour, en vue d'une biographie, on faisait appel aux souvenirs de l'éminent F. Emile qui avait été successivement le co-novice, le collègue, le sous-directeur et le visiteur du F. Mutien, ce témoin de tout premier ordre rendit ce témoignage. « Transcrivez nos Règles depuis le premier chapitre jusqu'au dernier, et terminez chaque article par ces mots : Le F. Mutien-Marie a observé ce point toute sa vie, jamais il ne fut surpris à le transgresser, ne fût-ce, qu'en un iota. Vous aurez ainsi rédigé la notice la plus fidèle du vénéré défunt, avec une exactitude dont aucune relation n'approchera jamais. »

\* \* \*

Mais qui dira la force d'âme, l'énergie concentrée, l'implacable obstination à refouler le *moi*, la maîtrise souveraine et l'empire absolu exercé sur la volonté propre, bref, qui dira l'héroïsme que suppose ce martyr en détails ?

Qui dira aussi le rayonnement de cette figure de sainteté sur la jeunesse qui l'entourait ? C'était l'apparition de la vertu mille fois plus attractive que la parole la plus éloquente, car on peut regimber contre l'éloquence, on peut résister à l'autorité, on est subjugué par l'exemple. Ecoutez cet ancien élève, devenu professeur et homme de lettres, redire ainsi ses inoubliables impressions : « S'il n'avait pas des dons remarquables pour l'enseignement, il donnait correctement et paisiblement ses cours. Mais si jamais quelqu'un m'a fait l'impression d'un saint, c'est lui... Une âme d'enfant candide sur un visage de vieillard qui ne m'a jamais paru vieux. La vie avait passé sur lui sans atteindre son cœur pur et son âme ingénue. Il avait le visage de la « piété » et les yeux, bleus et doux, d'un enfant de chœur à cheveux blancs. »

Fraicheur d'innocence communicative, comme elle a parlé à ces jeunes au temps où s'éveille la passion, comme elle a fait reluire devant eux cette beauté d'une âme transparente, admirer cette limpidité de la pensée et de la parole et fait goûter le charme de la vertu !

Combien d'âmes ont appris la pureté à l'école muette de cet apôtre caché ! Combien ont appris à prier, en le voyant anéanti devant l'autel ! Combien ont senti, à son approche, qu'il n'y a rien de grand ici-bas, rien qui vaille la peine d'être recherché, que le divin !

Combien de cœurs endoloris sa charité n'a-t-elle pas consolés, combien de cœurs chancelants sa vertu n'a-t-elle pas raffermis !

Combien d'esprits troublés, inquiets, mordus par le remords, piqués par l'aiguillon des agitations mondaines, furent rassérénés et ramenés à la paix divine par ce visage de saint où se reflétait la joie du ciel !

Les derniers jours du F. Mutien, au cours de la guerre, le firent apparaître à l'apogée de sa perfection, s'acharnant à la régularité des observances, pratiquant la règle à la lettre avec une obstination inexorable, en dépit de la tête ballante sur sa poitrine, en dépit de ses membres défaillants, presque déjà sous les étreintes de la mort. Elle seule put faire déposer les armes du combat spirituel à cet invincible athlète.

Il n'eut pas fermé les yeux, qu'il avait toujours tenus mi-clos, que la renommée le saluait déjà comme un saint. Elle n'aura guère devancé, nous en sommes assurés, le jugement de l'Eglise.

Fasse le ciel que le jour de ce triomphe ne tarde pas !

Le C. F. Mutien-Marie fut, durant cinquante ans, dix fois par jour, au déclin de l'horloge, le sonneur impeccable, ne dépassant jamais le nombre de coups réglementaires et ne descendant jamais au-dessous, il a sonné la cloche qui rythmait la vie à Malonne,

il ne cessera de sonner l'appel à la lutte, au sacrifice, à l'immolation silencieuse, à l'humble soumission, à la pratique de toutes les vertus qui font le vrai religieux. Sonnez, Frère, votre cloche d'or, sonnez à toute volée, qu'elle retentisse dans tout votre Institut en pures et larges vibrations ! Qu'elle résonne dans le cœur de tous les religieux et de tous les élèves que compte en Belgique saint Jean-Baptiste de la Salle !

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

### La crise de la littérature

M. René Johannez a adressé à M. Doumic, directeur de la Revue des Deux-Mondes, une lettre dénonçant les « Trois crises de la littérature contemporaine ». Nous en détachons ces extraits :

De nos jours, à force de se rétrécir, la littérature, pour un grand nombre d'écrivains, est devenue peu de chose, ce qu'on peut imaginer de plus mince et de plus menu : quelques vers ou succédanés de vers, et encore à la condition de ressortir à l'une ou l'autre des écoles réputées littéraires, une toute petite fraction du théâtre, la critique, dans la mesure où elle fait abstraction de la morale et des nécessités naturelles de la vie sociale, la biographie, où d'ailleurs nous excellons, et surtout la biographie romancée, enfin le roman lui-même, surtout quand il est bien osé, bien extravagant, bien amoral, le roman avec ses prétentions fabuleuses et disparates. Pour le reste, histoire, philosophie, économique, on en acceptera tout juste des vulgarisations élégantes, mais superficielles. Bref, n'est pleinement et augustement littéraire que le travail d'imagination. On s'écarte de la littérature dans la mesure où l'on se rapproche des faits. C'est ainsi que l'érudition, même avenante, et le savoir en général, dès qu'il assume un air de précision, semblent n'avoir plus rien de littéraire.

Sans doute les grandes revues continuent, par tradition, à tenir le public cultivé au courant des principaux mouvements de la pensée et des progrès des connaissances. A côté d'elles a surgi tout un ensemble de publications nouvelles, dont les adeptes se considèrent comme les pionniers de la culture, et pour qui ces questions vitales paraissent non avenues. Il existe désormais, à côté du public véritablement informé, un public « littéraire », bien décidé à ce que nul ne soit littéraire hors lui et ses amis.

Depuis plusieurs siècles qu'il s'évertue, le roman finit par s'user. Types, situations, caractères, intrigues, il a tout exploré, tout épuisé. Le romancier d'aujourd'hui, — c'est du moins ce qu'il prétend, — cherche en vain des sujets normaux à traiter. Il n'y en a plus. Tout a été dit et bien dit, tout a été décrit de ce qui frappe communément l'esprit humain. On ne reféra plus *Adolphe*, ni *la Cousine Bette*, ni *Bel-Ami*, ni *Jack*, ni le *Disciple*, ni *l'Education sentimentale*. Autrement dit, le roman est un genre qui s'affaiblit par son propre foisonnement, et, s'affaiblissant, il devient fébrile et boulimique. Le théâtre souffre de la même anémie.

A défaut du normal et du naturel, il cherchera donc des excitations étranges dans des cas singuliers et antiphysiques. La rue n'a plus rien à lui apprendre, les salons, les alcôves mêmes ne recèlent plus de secrets. Qu'à cela ne tienne. Il s'enfoncera dans les sous-sols de l'âme et de la société, il grossira prodigieusement



des perceptions minuscules, s'appesantira outre mesure sur des sensations de transition, s'exaspérera au contact de ce qui ne dure pas, parce que ce qui ne dure pas est toujours nouveau et que le roman, trop vite saturé de l'éternel, n'a plus d'égards que pour le précaire et le passager.

Ainsi la littérature d'imagination tend à constituer son domaine en dehors de ce qui fut considéré jadis comme son domaine même : l'expression et la description des types fondamentaux de l'humanité, des traits majeurs de la société. Elle réserve sa curiosité pour les vices immondes, les aventures innombrables, les méditations de l'imperceptible, les singularités, les anomalies. Elle tourne de plus en plus le dos à l'homme pour ne s'occuper que du dépravé, du raté, du maniaque. La vie ne l'intéresse plus que par ses bégaiements ou ses déchets.

Pouvait-on confier à l'imagination une sorte de primauté intellectuelle sans provoquer bientôt sa lassitude et son dégoût ? Très vite, pour obéir à un public de blasés, d'excités, de mondains, qui délaissait pour elle des rivales moins prometteuses, elle devait, sous peine de déchoir, renouveler, coûte que coûte, l'intérêt, le renouveler *per fas et nefas*.

La rupture de la littérature d'avec la vie se présente ici sous un nouveau jour. Solitude, orgueil, particularisme s'apparentent volontiers. Du bizarre à l'inielligible le chemin est court. Beaucoup d'écrivains actuels, parmi ceux qui se flattent de frayer des voies nouvelles, l'ont parcouru. L'euphuisme, le gongorisme, le marinisme, la préciosité sont peu de chose à côté de ce qu'il est absolument indispensable d'appeler le charabia de la littérature dite d'avant-garde, Composition, style, syntaxe, mots-eux mêmes, tout est touché à la fois. Le règne du vague et la prééminence, l'usurpation du violent ou du saugrenu l'emportent sur la tradition française avec tout ce qu'il pouvait y avoir de paix et de limpidité attaché à ce mot. Le mal n'affecte plus seulement la littérature, mais la langue. Les mots, les phrases ont cessé de remplir leur rôle millénaire pour inaugurer une espèce de servitude incantatoire, où l'à peu près sévit. Les significations exactes se sont diluées dans des brumes de plus en plus opaques; le plan de l'intelligible s'est brisé en une multitude de fragments; les tours de force se sont métamorphosés en tours de passe-passe.

Le pis est que des esprits sérieux n'osent prononcer à ce sujet les paroles qui s'imposent et, terrorisés par le snobisme des incompetents et des mondains, se réfugient dans l'indulgence, quand ils ne poussent pas jusqu'à la complicité. L'ancienneté du fléau ne doit pourtant pas lui servir d'excuse ni de titre de naturalisation.

Il ne s'agit certes pas d'interdire au roman les grand sujets. Bien au contraire. Il s'agit de signaler cette déviation qui consiste à noyer une précision dans une allusion, une affirmation dans un symbole, une notion dans un à peu près, une idée dans un personnage mouvant et trouble, une théorie dans un paysage, de telle façon que des particularités insignifiantes usurpent le premier plan de la perspective et faussent toutes les conclusions qui en découlent. Or, cela est inséparable de la « littérature ».

La « littérature » substitue non pas nécessairement, mais facilement, à la raison et aux faits, un vague ensemble de choses aimées ou haïes, dont l'odieux ou le succès dépend non du bien ou du mal, du juste ou de l'injuste, de l'inopportun ou de l'utile, du vrai ou du faux, saïssables et discutables en tant que tels, mais de valeurs aussi intellectuellement secondaires que l'humeur d'un artiste, la cadence d'une phrase, l'agrément des images

ou l'heureux agencement d'une intrigue. Là est proprement le scandale. Ce que trop de critiques appellent complaisamment la « philosophie » d'un auteur d'imagination, n'a souvent pas de réalité en dehors de la sphère éclairée par son talent d'écrivain.

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Charles Sorel se scandalisait de ce que beaucoup de personnes n'avaient dans leurs bibliothèques que des romans. Il se scandalisait des progrès de la futilité dans le monde. Le risque était pourtant moindre à cette époque, où la lecture d'un roman n'équivalait presque jamais, même subjectivement, à la connaissance d'une théorie importante. Maintenant, au contraire, on ne compte plus ceux qui s'imaginent posséder une question pour en avoir frôlé les arêtes au cours de quelque dialogue romanesque!

Une grande consolation nous est offerte au milieu de cet affligeant spectacle : ces égarés ne sont pas communément des médiocres, ces malades ne sont pas tous des agonisants. Les seules littératures dont on doive désespérer, ce sont celles qui meurent de faim, de silence et de léthargie. A part un petit nombre d'énergumènes, de réclamisistes et de déments, la très grande majorité des écrivains, dont on note ici les tendances, sont des victimes et non des fauteurs. La multiplicité des petites chapelles, des petits salons, la persistance d'habitudes fantasques et spéieuses, le besoin d'innover, les changements prodigieux qui affectent partout en même temps la guerre, la politique, la finance, l'art et les plus antiques acquisitions de l'humanité civilisée, l'impatience d'expérimenter jusqu'au bout la valeur de certaines recettes ou la fécondité de certaines intuitions, tout cela n'explique-t-il pas les crises dont je viens de vous parler ?

Alors, monsieur, ne pensez-vous pas qu'il est grand temps de réagir ? Pour moi, cette nécessité ne fait pas de doute. Entre une nation et sa littérature les relations intimes sont trop connues. On a pu soutenir que l'immense conflit, qui mit récemment aux prises l'Europe et le monde, fut à l'origine la bataille de quelques cerveaux. Il ne serait pas absolument insensé d'expliquer, comme on l'a fait, une grande partie de la défaite allemande par Hegel et par Nietzsche, et de la débâcle russe par Tolstoï. Aussi devons-nous veiller avec soin, par amour pour notre pays, sur les idées et les habitudes mentales qu'on y répand. Jamais une littérature, telle que celle dont je viens d'esquisser l'image, ne serait capable de faire face à nos destins. Il y a une discipline supérieure de l'esprit, dont elle est la dérision.

Mais, en réagissant, tâchons plutôt de réadapter que d'anéantir, d'utiliser que de bannir. Qu'une dose copieuse de ridicule se déverse sur les provocations de quelques arrivistes, mais qu'elle ménage le talent fourvoyé, la bonne volonté crédule. Tout ce que je voudrais voir détruire, c'est ce préjugé du « Dieu nouveau » dont le sens nous est caché, qui ne se révélera que peu à peu et dont il importe de ne pas effaroucher les révélations. Trop de sottises ont bénéficié de ce culte.

---

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement ( 17, 13, 11, 9 ou 8 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

---





## CHINE

Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir reproduire ici la dernière photo de notre grand et cher ami le Père Lebbe, aux côtés de son évêque, Mgr Suen et des premiers novices de la congrégation chinoise des Sœurs de Saint-Joseph

qu'il vient de fonder. Nous saisissons cette occasion pour demander à tous ceux qui veulent soutenir l'admirable et héroïque apostolat du Père Lebbe de s'abonner au *Bulletin de la Jeunesse catholique chinoise* (20 francs par an, 29, place du Peuple, à Louvain), ils y liront, chaque mois, d'émouvantes lettres du vaillant et saint missionnaire.

## Avez-vous des Vins Vieux?

**Vous savez qu'ils sont chers, n'attendez donc pas qu'ils soient passés** pour les vendre si vous ne les buvez pas!!!

Peut-être préférez-vous avoir des vins moins coûteux qui vous en permettent un usage plus courant. Nous sommes là pour vous donner satisfaction en vous les échangeant d'une façon très avantageuse pour vous, puisqu'en en retirant un **beau prix** vous pouvez augmenter votre réserve en la remplaçant par une plus grande quantité d'**excellents vins** que vous choisirez vous-même et qui vous coûteront beaucoup **moins cher**.

Si cette proposition ne vous plaît pas, consultez-nous toujours, nous vous en ferons d'autres qui certainement vous intéresseront.

## R. & G. KONINCKX

Rue de la Longue-Haie, 47-49

**BRUXELLES**

Téléphone 838,39

**Demandez notre tarif général**

## Chocolat Renova

CHOCOLATERIE BRUXELLOISE Société Anonyme

PRODUITS DE CHOIX — CONFISERIE FINE

Chocolats. — Réglisses. — Dragées.

Bonbons. — Gommés. — Drops.

BUREAUX & USINES (Ouverts de 9 à 5 heures)

265-267, Chaussée de Gand, 265-267, BRUXELLES (Ouest)

Téléphone 605.42

Comptes Chèques-Postaux 104.59

Adresse Télégraphique :

CHOCBRUX

## CRÉDIT DU NORD BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1896

Toutes opérations de Banques. - Bonnes. - Titres. - Comptes et devises étrangères. - Garde de Titres. - Location de Coffres-Forts. - Compte de dépôts à vue et à échéance. - Comptes Commerciaux

SUCCURSALES: Courtrai - Gand - Mons - Namur - Tournai.

COMPTOIRS : Audenarde - Bisseghem - Menin - Mouscron

Péruwelz - Wevelghem - Waeregghem.

BUREAUX RATTACHÉS: Néchin - Stamburges.

FILIALE DU CRÉDIT DU NORD

Capital 100,000,000

Réserves 50,000,000



## Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

*Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique*

Emile Banning

**Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge**

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère  
des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages . . . . . fr. 20 —

*Précédemment paru dans la même collection :*

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents  
inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de  
297 pages. . . . . fr. 15.—

### CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques  
par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

### FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général  
de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts

Un beau volume in-8° de 77 pages . . . . . fr. 6.50

## Soc. Anon. Construction Industrielle

*Entreprises générales*  
**Béton Armé — Charpentes métalliques**  
*Bureau d'Études*

**22, rue du Rempart, Alost**

Téléphone 56

## LES Cycles Depas

SILLONNENT LE MONDE

*Tous modèles (brousse, etc. comprise)  
et tous les accessoires en gros*

Téléph. 549

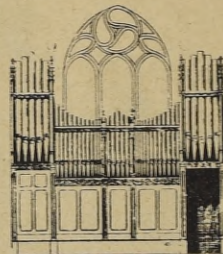
NAMUR

## Manufacture d'Orgues

pour Eglises  
Chapelles et Salons

Fondée en 1812

**M. DELMOTTE**  
TOURNAI



Plus d'un siècle d'expérience

Exposition Internationale  
Gand 1913 Médaille d'or

## Maison HAENECOUR et FRANCART

Place de la Vaillance, 26

Tél. 67229 ANDERLECHT-BRUXELLES Tél. 67229

**Dans votre Intérêt :** Avant de passer commande de vos  
statues, venez visiter nos ateliers et  
magasins ou demandez-nous photos et renseignements.

**Statues polychromées pour l'intérieur.**

Statues en ciment bétonné (garantie sur facture résistant à tous les  
climats). Atelier de sculpture : Autels, Confessionnaux, Prle-Dieu,  
Piédestaux, etc.

**PRIX SPÉCIAUX POUR LES MISSIONS**

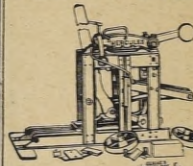
## Léon SPELTINCKX

3, Rue aux Vents, GAND

Adr. Télégr.:  
LÉON SPELTINCKX. GAND

Codes : 5e Edition A.R.C.  
BENTLEY (complète phrase)

Machines à briques, à tuiles, Machines combinées à  
briques, à tuiles, à carreaux et à  
tuyaux en ciment.



Machines complètement démon-  
tables, spécialement construites  
pour les besoins des pays coloniaux.

Fournisseur du Ministère des Colonies d'un grand  
nombre de sociétés coloniales et de nombreuses  
missions.

Plus de 1900 machines sont en emploi au Congo belge

## Usines P.-E. BARBÉ

Quai de l'Abattoir - HERSTAL

Motos --- Vélos et Accessoires

SPÉCIALITÉS :

Jantes pour motos et vélos, garde boue,  
Moyeux, tiges de selle, cadres pour vélos

Exportation